

Les plumes, leur valeur et
leur emploi dans les arts au
Mexique, au Pérou, au Brésil,
dans les Indes et dans
l'Océanie : [...]

Denis, Ferdinand (1798-1890). Auteur du texte. Les plumes, leur valeur et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie : Arte plumaria / par Ferdinand Denis. 1875.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

P. Angand. 840

*A mon excellent ami Monsieur Leonce An
en souvenir de son savant concours
Ferdinand Denis*

ARTE PLUMARIA



LES PLUMES

LEUR VALEUR ET LEUR EMPLOI
DANS LES ARTS AU MEXIQUE, AU PÉROU,
AU BRÉSIL, DANS LES INDES
ET DANS L'OCÉANIE

PAR

FERDINAND DENIS

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA,
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1875

ARTE PLUMARIA

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET C^{ie}, A SAINT-GERMAIN.

ARTE PLUMARIA



LES PLUMES

LEUR VALEUR ET LEUR EMPLOI
DANS LES ARTS AU MEXIQUE, AU PÉROU,
AU BRÉSIL, DANS LES INDES
ET DANS L'Océanie

PAR

FERDINAND DENIS

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA-
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1875

ARTE PLUMARIA¹

LES PLUMES

LEUR VALEUR ET LEUR EMPLOI DANS LES ARTS AU MEXIQUE,
AU PÉROU, AU BRÉSIL, DANS LES INDES
ET DANS L'Océanie.

Un vieux missionnaire, dont Chateaubriand s'est plu à rappeler le style charmant, en l'égalant à celui de Bernardin de Saint-Pierre, a comparé les oiseaux qui vivent sous le climat des tropiques, à des fleurs célestes qui viennent visiter les fleurs de la terre. Les Mexicains sont allés plus loin : ils en ont fait parfois des divinités et l'on a vu le dieu Ara vénéré au Mexique et au Pérou, comme un puissant Messager du Ciel.

Essayons de rappeler ici tout ce que les peuples qui vivent sous les tropiques sont parvenus à faire de la dépouille étincelante de certains oiseaux, retraçons en quelques mots les secours qu'ils ont obtenus de ces plumes si brillantes ou si délicatement colorées, pour en faire des mosaïques éphémères qui furent admirées même au Vatican, à côté des tableaux des grands maîtres qu'ils reproduisaient ; faisons connaître enfin une industrie charmante qui n'est guère pratiquée aujourd'hui que dans l'Empire du Brésil, la patrie des oiseaux splendides. Rien de ce qui touche de loin ou de près aux arts ne doit être oublié, rien ne doit être omis dans l'histoire de l'ornementation des peuples. Une fleur sauvage d'ailleurs n'est point à dédaigner parce que l'horticulteur ne lui a pas encore donné tout son développement ou ne l'a point parée de tout l'éclat qu'elle doit avoir un jour. Les plumes riches (*Plumas ricas*), comme on disait jadis à Mexico et à Lima, ont

1. Nous empruntons ce titre espagnol au grand ouvrage du F. Juan de Torquemada sur le Mexique (V. t. III, p. 210); il caractérise en deux mots une branche inconnue de l'Art que, pour la première fois, nous allons essayer de faire connaître.

rempli jadis, dans le pays de l'or et des pierreries, un rôle qu'il ne faut pas d'ailleurs laisser ignorer.

I

LA PLUME DEVENUE BILLET DE BANQUE,
SA VALEUR INTRINSÈQUE CHEZ CERTAINS PEUPLES AMÉRICAINS.

Qui le croirait, si un pieux évêque ne venait point nous l'attester¹, c'était jadis dans le pays des émeraudes, des topazes et des chrysolithes que les plumes éclatantes des reflets dorés du Quetzal, ou de la pourpre de l'Ara, avaient une valeur monétaire égale, si ce n'est même supérieure, aux gemmes les plus recherchées. Celles-ci se trouvent à grand'peine, en creusant la terre, ou en creusant le sable, les autres étincellent dans les airs et se font admirer parmi les fleurs; ces deux objets, si difficiles à obtenir et si recherchés des hommes, étaient réservés surtout pour la parure des dieux et des rois, mais on donnait dans Mexico la préférence sur l'or au plumage du Quetzal, parce qu'il semblait que ce fût un messager divin.

Quand il s'agissait de contracter une importante opération financière, ou même de ratifier un traité, les Ministres de Montézuma ne trouvaient rien de plus précieux à stipuler que la remise de certains fascicules de plumes surdorées, recueillies dans les contrées favorisées des dieux et qu'avait jadis civilisées le grand Quetzalcoatl, qu'on appelait autre part Votan ou Zamna.

Tout aussi légers que nos légers billets de banque, plus faciles à détruire peut-être que ce fragile papier dont on les fabrique à Londres et à Paris, ces plumes à valeur monétaire circulaient jadis dans les cités de l'Anahuac, comme une monnaie parfaitement acceptée. L'Afrique à les Cauris qu'on lui envoie des Maldives; certaines populations n'ont pas dédaigné l'emploi d'un cuir travaillé comme monnaie. Plus jeunes peut-être, si l'on compte les progrès de leur civilisation, plus poétiques à coup sûr, si l'on se donne la peine de pénétrer leurs symboles, les Mexicains voyaient chaque jour, dans les airs, le soleil dorer de ses rayons leur valeur monétaire : les Tangaras, les Souimangas, les Coli-

1. Voyez Antonio de Lorenzana, *Historia de Nueva España escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortes, aumentada con nuevos documentos y Notas*. Mexico, 1770, in-4° fig. Les figures symboliques de ce traité sont gravées au bas des pages. Cet archevêque occupait le siège de Mexico, en 1766, et il mourut le 18 avril 1804. C'était un prélat d'une rare instruction.

bris et tant d'autres charmants volatiles représentaient, à leurs yeux charmés, ce qu'il y avait de plus précieux sous le ciel. Les experts chargés d'un tel office constataient le prix de ces fascicules de plumes brillantes. Un ancien historien descendant des rois, qui vécut durant la plus grande portion du xvi^e siècle, Tézozomoc nous apprend que les plumes les plus précieuses que l'on connût à cette époque étaient désignées sous des noms bien peu euphoniques pour nous : on les divisait en quatre espèces : les *Cuauhquechol*, les *Ziuhlotoll*, les *Tzinitzean* et les *Zacuan*¹. Nous supposons cependant que ces plumes, toute merveilleuses qu'elles pouvaient être, avaient moins de prix que celles du Quetzal, cet oiseau quasi divin du Yucatan, dont le plumage vert émeraude surdoré offre aux yeux tant d'élégance et une teinte si harmonieuse. La vie de cet oiseau charmant était protégée par les lois de l'Empire, et un châtimement sévère attaquait l'imprudent qui essayait de lui ravir la liberté.

Pas plus que certaines nations de l'antiquité, en tête desquelles il faut placer les Égyptiens, les peuples de l'Anahuac ne possédaient aucun système monétaire régulier. Pour dire ici toute la vérité sur la valeur qu'on pouvait accorder aux plumes précieuses par leur rareté comme moyen d'échange, nous pouvons ajouter qu'un certain nombre d'objets ravis aux forêts lointaines ou aux montagnes, telles que les peaux de Jaguar, ou les fourrures moins recherchées du *Puma* (ce lion bien connu du nouveau monde) avaient une valeur intrinsèque qui les faisait admettre sur les *tianguetz*, ou les marchés de Mexico, comme moyen d'échange. En une foule de circonstances, les valeurs monétaires n'étant pas en usage au Mexique, au Yucatan ou dans le Guatemala, on payait les gens en nature, et il est prouvé que les plumes employées journellement à une ornementation splendide, offraient un moyen de rémunération plus facile, plus commode surtout, que des objets d'un volume plus considérable ou d'une pesanteur qui ne permettaient que difficilement de les déplacer. Certaines graines comestibles, des espèces de grelots retentissants, de la poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plumes, se prêtaient aisément aux échanges, mais leur valeur n'était point assez élevée, pour qu'on en fit immédiatement des paiements considérables. Quelques plumes rares y suppléaient. Pour offrir ici deux ou trois preuves de ce que nous affirmons, nous rappelons qu'au moment où le jeune Acayotl, successeur de Mon-

1. Voyez *Histoire du Mexique*, par D. Alvaro Tézozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 244. Tézozomoc, exact jusqu'à la minutie, prolongea sa carrière jusqu'en 1598.

tézuma, se fut rendu vainqueur des peuples insolents qui, comptant sur son inexpérience, vinrent l'attaquer dans Mexico dont ils n'étaient séparés que par quelques lieues, ce fut par des faisceaux de plumes précieuses qu'ils se rachetèrent. Lorsque le grand Netzahuatlcoyotlzin, le Salomon de l'Anahuac, commandait quelques-uns de ces objets d'art magnifiques qui ont illustré son règne dans Tetzcuco, il faisait bien remettre à l'architecte ou au statuaire qu'il avait employé un certain nombre de sacs remplis d'amandes de cacao, mais il y joignait presque toujours des faisceaux de plumes, si l'objet admiré était vraiment un chef-d'œuvre : c'était par des pierreries ou par des plumes précieuses qu'il pouvait seulement s'acquitter. On a vu sous le roi Axayacotl des prodiges de libéralité en ce genre et de grands artistes ont été récompensés de cette façon. C'était sans aucun doute une richesse bien éphémère : les statuaires et les Amantecas de l'Anahuac s'en glorifiaient.

La valeur monétaire des plumes s'est envolée durant la conquête ; celle que représentait l'onctueuse amande du *Cacahuatl* a grandi au contraire ¹, à mesure que les Espagnols envahissaient le territoire des Aztèques, et elle s'était si bien développée sur certains marchés au xvi^e siècle, que cette même valeur ne s'est point complètement abolie ; le *Cacao-monnaie* circule encore en quelques endroits, à peu près comme les Cauris servent d'appoint dans certains marchés. Nous allons abandonner cette curieuse question aux économistes, mais nous demandons permission à nos lecteurs d'y joindre encore quelques détails.

Le caron Lorenzana, dont nous avons déjà invoqué le témoignage, est à peu près le seul auteur que nous ayons vu établir approximativement la valeur des plumes recherchées par toutes les populations Aztèques, et que mentionnent d'ailleurs les manuscrits à figures hiéroglyphiques des Mexicains. Tous les dignitaires ecclésiastiques ne l'imitèrent malheureusement pas, et nous en saurions bien davantage sur la valeur réelle des plumes de luxe, si le premier évêque des régions conquises par Cortez, eût été animé des sentiments de tolérance qui, au xviii^e siècle, devinrent la base d'une conduite pleine de concilia-

1. Il fallait au Guatemala 200 noix de cacao pour faire un real. (Voyez Ternaux Compans, *Histoire du Guatemala*, par Palacios, p. 15). On s'était si bien habitué peu à peu à ce genre de monnaie, que d'habiles faussaires indiens firent prendre le change aux plus habiles. Le vice-roi Mendoza se plaignit même à Charles-Quint de la fabrication de cette fausse monnaie végétale. Du Mexique et du Guatemala, le cacao-monnaie se transporta dans les régions voisines de l'Amazonie. Il avait cours naguère sur certains marchés du Pará.

tion. Le pieux Zummaraga n'était certainement ni sans grandeur ni sans charité, mais il avait été témoin des épouvantables splendeurs de Mexico (pour nous servir ici du mot de Montaigne); il fut sans pitié, malgré son profond savoir, pour une religion qui immolait annuellement tant de victimes, et s'il fit briser des milliers de curieuses idoles, il livra aux flammes des pyramides de manuscrits. N'hésitons pas non plus à supposer que les légers trésors de Montézuma et de Netzahuacoyotlzin ne furent pas épargnés par lui davantage; ils étaient trop bien consacrés aux yeux des populations par une poétique croyance religieuse, pour que les splendides ornements auxquels ils servaient trouvassent grâce aux yeux du prélat.

Signalons d'abord un fait établi par l'indulgent Lorenzana, c'est que les impôts royaux, de quelque nature qu'ils fussent et de quelques régions de l'empire qu'on les vît arriver, étaient habituellement surmontés d'une plume-étiquette, comme pour démontrer à la première vue leur provenance réelle et peut-être leur valeur.

Les plumes, dont se composaient les faisceaux de plumes en circulation, étaient religieusement comptées. On les réunissait selon leur coloration, et en tenant compte des espèces d'oiseaux auxquels ils appartenaient. Presque toujours ils figurent parmi les tributs les plus estimés, expédiés au chef de l'empire. Sous la dénomination d'*Ontzozitli Quetzalli*, on voit figurer par exemple deux faisceaux composés chacun de huit cents plumes vertes surdorées, qu'on peut supposer être des gerbes exceptionnelles réservées au chef de l'empire. — Divers oiseaux préparés selon le mode employé parmi nous, démontrent que certaines peaux plus ou moins brillantes se conservaient dans leur intégrité. En général, les faisceaux sont soigneusement étiquetés. Il y a les *Cenzontli-Xuitotl* qui se composent de quatre cents plumes d'azur; les *Cenzontli-toztli*, d'autant plus recherchés, après les plumes bleues, qu'ils brillent de beaux reflets métalliques. Les *Cenzontli Tlavezquehol* ne sont guère moins estimés; toutes les plumes qui en forment la réunion sont du plus bel incarnat; on trouve enfin mentionnés d'autres faisceaux de plumes vertes, mais elles sont bien loin d'entrer en comparaison avec celles qui se parent des teintes brillantes des Trogons, et qui proviennent du Quetzal, oiseau vraiment sacré. Nous supposons que ce sont simplement des plumes de perruches ou de vulgaires perroquets. Que dire après cela des *Cenzontli-xuh-totl* formant un ensemble de quatre cents plumes bleues? Nous supposons, non sans quelque probabilité d'être dans le vrai, que l'Ara Canidé les a fournies. Nous

abrégeons la liste et pour cause : une plus longue nomenclature, à laquelle nous ne pouvons joindre malheureusement les noms consacrés par la science, serait superflue, cette liste ne nous fournirait, d'ailleurs, qu'une série de noms vraiment terribles à faire revivre pour le commun de nos lecteurs, sans leur rien offrir comme dédommagement de l'effort guttural auquel ils se seraient condamnés pour les prononcer correctement. Le charme qu'on peut trouver à se rappeler tant de livrées brillantes, disparaît dès que l'on invoque le secours des noms mexicains. Ce qui reste de plus positif et de réellement acquis à la science, c'est que, dans l'empire du Mexique, les plumes brillantes de certains oiseaux étaient assimilées, comme valeur vénale, aux pierres les plus éclatantes¹.

II

MANUFACTURE DE PLUMES ÉTABLIE A MEXICO, AU TEMPS DES ROIS AHUITZOL ET MONTÉZUMA II. — LA MAISON DES OISEAUX, ÉTABLISSEMENT QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LA VOLIÈRE ROYALE, CONSACRÉE AUX OISEAUX D'UN PLUMAGE ÉCLATANT.

Lorsqu'on a sous les yeux un beau livre du xvi^e siècle, qui raconte pour la première fois à l'Europe les conquêtes presque fabuleuses de Fernand Cortez, on est frappé de surprise à la vue d'un plan de la ville de Mexico, dessiné à grands traits, mais dans lequel rien de ce qui constituait la splendeur de la grande cité n'a été omis². Là, après avoir remarqué le vaste autel, sur lequel vingt mille victimes étaient sacrifiées annuellement au terrible Dieu de la guerre Witzilopuchtli, on voit un autre bâtiment bien moins redoutable, c'est le palais des animaux, *casa animalium*, où des sages étudiaient la nature, et où trois cents serviteurs du grand Montézuma, soignaient des milliers de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles pour le compte du souverain des Aztèques.

En l'année 1520, l'Europe ne possédait aucune institution que l'on pût comparer à un pareil monument, et en ce qui regarde Paris, la fosse aux lions du palais des Tournelles, creusée déjà au temps du

1. Voyez dans les *Cartas de Cortes*, pub. en 1770, par D. Fray Antonio Lorenzana, archevêque de Mexico, le chapitre intitulé : *Cordillera de los pueblos que antes de la Conquista pagaban tributo a el Emperador Muctezuma*, avec figures.

2. *Præclara Ferdinandi Cortesii de Nova maris oceani Hispania narratio, Sacratissimo, ac invictissimo Carolo romanorum imperatori semper augusto... Anno Domini M. D. xx transmissa. Anno Dñi, M. D. XIII*, in-f°. Voyez la grande planche représentant le plan de Mexico.

bon roi Charles V, n'eût fait qu'une bien faible figure auprès de ces vastes bâtiments voisins, d'ailleurs, d'une splendide galerie revêtue intérieurement de plaques d'or et étincelante de perles et de pierreries, où le sage Ahuitzol, dont le règne précéda celui de Montézuma, venait déjà méditer sur les merveilles de la nature.

Ce qui se passait dans la vaste ménagerie de Mexico n'est certainement pas d'un égal intérêt pour tout ce qui se rapporte au sujet spécial qui fait l'objet de ce petit traité. Nous passerons à côté des loges gigantesques, où l'on avait renfermé les couguars ou pumas, que les Espagnols comparaient aux lions, et nous ne nous étendrons point davantage au sujet des jaguars, qu'il comparaient bénévolement aux tigres d'Asie. Nous laisserons ces terribles animaux pousser leurs rauques miaulements, qui se mêlaient parfois aux sinistres clameurs des victimes humaines qu'on immolait non loin de là, pour nous occuper d'un sujet plus aimable. Ce paragraphe de notre article sera exclusivement consacré aux immenses volières du roi Montézuma, et dans cette description, ce sera par un descendant des rois du Mexique que nous nous laisserons guider, en faisant usage parfois de ses propres expressions ¹.

Fernand Alba Ixtlilxochitl savait, en effet, par tradition, ou avait vu par lui-même, ces incomparables volières qui n'étaient point formées seulement dans un but de curiosité, mais dont les habitants ailés étaient nourris dans un but d'utilité artistique, si l'on peut se servir de cette expression. C'étaient en grande partie les volières de l'empereur Montézuma, de même que celles du roi Netzahualcoyotlzin qui fournissaient aux splendeurs de l'*Arte plumaria*.

Un vieil historien, dont le nom est plus connu que celui de la plupart des chroniqueurs signalés ici, Lopez de Gomara, signale en termes positifs les deux grandes divisions adoptées pour les splendides localités consacrées à l'élève des oiseaux. De sa description dont on ne doit pas soupçonner l'exactitude, on peut conclure que certains oiseaux de rivage étaient parqués à l'air libre, et que, pour que rien ne nuisît à la beauté de leur parure, on apportait un soin particulier à la nature des eaux dans lesquels ils devaient se baigner. Dix étangs environ leur étaient consacrés dans les jardins du palais ², et des poissons de qua-

1. Voyez D. Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques ou des Anciens Rois de Tezcucó*, t. I, pub. par Ternaux Compans.

2. Voyez pour la synonymie de ces oiseaux le traité intitulé : *Swainson (Williams) A selection of the birds of Brasil and Mexico*. London 1841, in-8°, fig.

lités diverses étaient destinés à leur nourriture. « On vidait ces étangs autant qu'il est nécessaire, on prenait ce soin pour conserver le plumage de ces volatiles dans toute leur propreté. On y voyait un si grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, que les curieux en étaient émerveillés. » C'était là sans doute que se promenait cet élégant Ibis écarlate (*Ibis rubra*), dont les ailes brillantes étaient si recherchées parmi les monceaux de plumes réunis pour les présents d'apparat. C'était là encore que se tenait, dans une immobilité majestueuse, cette belle spatule rose, dont on admire les teintes adoucies, puis la blanche aigrette dont rien n'avait terni la pureté native. Jamais une nourriture abondante ne manquait à ces magnifiques oiseaux. Le vieil historien a soin de nous faire remarquer que cette nourriture était choisie avec un soin particulier. A ceux, par exemple, auxquels les substances végétales étaient nécessaires par leur nature, on fournissait des grains divers, du maïs ou *Centli*, des espèces de haricots ou *frisoles*, des fèves et plusieurs autres grains. Sous ce rapport, Mexico était admirablement situé pour approvisionner les jardins consacrés aux oiseaux, puisque la cité était baignée par un lac d'eau douce et par un lac d'eau salée, et que les champs du voisinage étaient d'une fertilité incomparable. — Dans ce vaste établissement qui s'élevait sur l'emplacement du couvent de San Francisco, l'ovologie était l'objet d'un soin tout particulier : les petits venaient-ils à éclore loin de leurs parents, on en prenait un soin admirable. Il faut bien l'avouer cependant, ces soins aboutissaient à une cruelle opération. Ces tristes prisonniers, réunis de bonne heure en cage, étaient réservés pour augmenter l'opulent matériel des Amantecas ou Artistes en plumes. Gomara nous avoue qu'il y avait aussi dans ce grand établissement des *gardiens plumeurs*, chargés de dépouiller ces charmants volatiles de leur riche parure, « car, ajoute-t-il, on en faisait des manteaux précieux, des tapis, des rondaches, des panaches brillants, des chasse-mouches, et beaucoup d'autres objets garnis d'or et d'argent dans la plus grande perfection. »

La vraie *maison des Oiseaux*, soumise au même régime, constituait néanmoins un édifice à part, s'élevant à plusieurs étages. On peut supposer qu'on y élevait des oiseaux qui souffrent moins que d'autres de leur captivité, car Gomara nous affirme qu'on y nourrissait des Aras et d'innombrables perroquets, on sait que ces derniers oiseaux constituaient à eux seuls la parure de presque tous les Indiens, mais il y avait aussi des oies grises, *anzaras pardas*, des oies blanches, et probablement on y avait réuni également les tribus si variées des canards amé-

ricains que notre historien désigne sous un nom inexact. Les faisans aux riches plumages, qu'on se procurait dans les vastes forêts d'alentour, occupaient dans la maison des oiseaux des compartiments particuliers.

Ce que virent les Espagnols en ce genre dut certainement les émerveiller, car Séville avec toute sa pompe ne possédait rien en ce genre, et Ferrare n'avait encore ouvert aux savants italiens aucun de ces établissements publics tels que les rêvait Brassavola¹, le premier qui institua dans son pays un de ces grands établissements horticoles qui devaient bientôt être suivis de ces grands musées d'histoire naturelle sans lesquels il ne saurait être pour la science de véritables progrès.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dit en termes excellents: «Chasseurs et pêcheurs, les peuples primitifs sont sans cesse en présence de la nature; leur subsistance, leur conservation sont au prix d'une connaissance exacte des êtres vivants qui sont à leur portée. S'ils deviennent pasteurs, s'ils commencent à cultiver le sol, c'est un nouvel ordre de faits qui se déroule devant eux: leurs rapports avec le monde extérieur s'étendent et avec eux les notions dont ils ont besoin. La première histoire naturelle, c'est l'ensemble de ces notions toutes pratiques, sur les animaux qui entourent l'homme, les uns ses ennemis, les autres sa proie.» Il suffit, en effet, d'avoir vécu quelque peu au milieu des nations indiennes, pour avoir remarqué combien d'animaux ravis aux forêts et aux plaines font partie de la tribu, fût-elle errante... Si, comme nous devons le faire ici, nous nous bornons aux oiseaux dont on doit obtenir une parure éclatante, nous rappellerons que, dans toutes les forêts de l'Amérique du Sud, les peuples sauvages dont nous venons de parler, trouvaient moyen de s'emparer d'innombrables espèces d'Aras, de perroquets ou même de perruches, dont les plumes avaient à leurs yeux, comme aux yeux du roi Montézuma, une valeur exceptionnelle qu'ils appréciaient d'après l'éclat varié à l'infini qu'offraient à leurs yeux certains plumages. Chez les Tamoyos par exemple, qui se considéraient encore, vers le milieu du xvi^e siècle, comme les dominateurs absolus de la baie de Rio de Janeiro, des chants d'admiration étaient consacrés exclusivement à célébrer la beauté de l'Ara bleu qu'ils nommaient le

1. Voyez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale des règnes organiques*, t. I, p. 38.— Antoine Musa Brassavola, qui poursuivit sa carrière jusqu'en l'année 1570, était né en 1500; il peut être considéré comme le fondateur des musées d'histoire naturelle.

Canindé, et ce n'étaient pas certainement des observateurs sans poésie que ces mêmes Indiens, quand ils désignaient l'oiseau-mouche ou le colibri, si abondant alors dans leurs campagnes, par le nom de *Guaynumbi*, qui signifie dans leur langage le rayon du Soleil !

Ces étranges naturalistes, qui, par un seul mot, caractérisaient ainsi l'objet de leur admiration, ne s'en tenaient pas croyez-le bien à de simples paroles; ils se mettaient peu en peine *du noir sur du blanc qui parle* (ainsi désignaient-ils nos livres); c'étaient en histoire naturelle d'audacieux novateurs.... Ceux de ces Indiens qui habitaient les terres baignées par l'Amazone ou l'Orénoque changeaient la couleur des plumes dont était revêtue la famille des psittacidés, par un procédé complètement ignoré de notre civilisation. Rien n'était plus populaire chez les Indiens de l'Approuague et du Marony, que l'art de *tapirer* les oiseaux parleurs, c'est-à-dire de varier la couleur de leurs pennes par un procédé connu uniquement des sauvages, qui plus tard l'enseignèrent aux colons. Les Indiens des forêts se transmettaient et n'ont pas encore laissé tomber dans l'oubli un procédé que ne devaient pas ignorer les oiseliens renommés commis à la garde du palais des oiseaux, qu'on admirait jadis dans les jardins de Tenotchtlan. Au moyen d'un liquide animalisé qu'on obtient d'une grenouille, désignée sous le nom de *Rana tinctoria* dans nos livres de science, ils opéraient un changement complet dans la couleur des plumes de leurs perroquets et de leurs Aras soumis à la domesticité. Pour obtenir ce petit prodige, il suffisait, selon le baron de Humboldt, d'arracher à l'oiseau parleur la plume dont on prétendait modifier la teinte primitive et d'introduire le suc animal dont nous venons de signaler les effets dans le pertuis que laissait la plume après elle; lorsque cette plume renaissait, au lieu d'être verte, elle était d'un beau jaune doré ¹ !

Un certain original que nous ne donnerons certes point comme un profond observateur, Ange Pitou, qui nous raconte ses mésaventures à la Guyane, nous dit aussi ce qu'il remarqua à ce sujet parmi les Galibis. Nous nous gardons bien à coup sûr de présenter ce voyageur comme une autorité, mais les récits que nous offrent les auteurs sur ce point délicat de l'histoire naturelle sont assez rares, pour que nous ne passions point sous silence celui que nous mentionnons ici. Ange Pitou vit, dit-il, un perroquet tapiré, offert en présent à une tribu dont on recherchait l'alliance. « On appelle ainsi, continue-t-il, un perroquet des dé-

1. *Voyage aux régions équinoxiales.*

serts, auquel les Indiens arrachent le duvet et la peau pour le couvrir d'un vernis détrempé dans le sang d'une grenouille de grand bois, nuancée de différentes couleurs. L'animal greffé comme un arbre, s'incorpore à cette nouvelle nature, il se couvre de signes hiéroglyphiques les plus merveilleux; très peu résistent à cette épreuve douloureuse¹...»

Nous le répétons, il faut se défier de cette description et de l'indication sommaire du procédé. Nul doute ne reste sur le fait en lui-même; les Indiens de la Guyane et de l'Amazonie se transmettaient un moyen infailible de changer la couleur des perroquets qu'ils élèvent en grand nombre malgré leur vie errante. Si l'on s'en rapporte à l'autorité d'un voyageur moderne, le suc de la rana tinctoria n'a rien à voir dans cette métamorphose des plumes, et pour l'obtenir il suffit de nourrir l'oiseau avec de la viande crue².

Les tribus, aujourd'hui déchues, se livrent rarement aux solennités qui nécessitaient ces pompes sauvages dont nous parle un vieux voyageur, et dont les riches plumages étaient la parure essentielle; ils amassent toutefois ce genre de trésor dans leurs forêts, et grâce à de beaux oiseaux vivants, ils transportent aisément dans leurs voyages forcés de rares volatiles que leur envieraient nos musées.

Nos vieilles relations françaises sont remplies de détails curieux sur ces approvisionnements permanents de *plumasserie*, comme elles disent, qui sont toute la richesse de l'Indien. Hans Staden, qui fut le prisonnier des Tupinambas au xvi^e siècle, parle de grandes expéditions qui avaient lieu pour se procurer la dépouille de ces beaux Guaras ou phénicoptères rouges aux plumes éclatantes qu'ils prisent autant que celles de l'Ara, dont on expédie encore aujourd'hui par milliers les dépouilles à l'Europe. Cent ans plus tard, le bon Jean Mocquet admirait dans l'Amazonie ces beaux Ibis rouges (*Ibis rubra*), dont rien sur ces rivages ne saurait égaler l'éclat, mais dont la splendeur ne s'acquiert qu'en vieillissant. « Ces oiseaux, dit-il, sont de la grandeur d'une grue, puis en croissant deviennent peu à peu incarnadins. Les Indiens en font des habillements et des couronnes pour la teste, et les fait très-beaux voir ainsi vestus, se peignant aussi le corps de couleur zinzolin qui est leur couleur ordinaire pour se peindre³. »

1. *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages*. — Paris, an XIII, 1805, t. II, p. 241.

2. Paul Marcoy, *Voyage dans les Andes*, 2 vol. in-12.

3. *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*, faits par Jean Mocquet, garde des singularitez du Roi aux Tuilleries (sic). Rouen 1645, p. 124.

Pour nous donner du reste une idée de la multitude extraordinaire de ces oiseaux, Antoine Biet, qui écrivait sa relation en l'année 1664, s'écrie : « Il y a si grande abondance de toutes ces sortes d'oyseaux, qu'il y a des Islets qui en sont tout remplis. Quelques-uns, ajoute-t-il, semblent *tout en feu* quand ils sont couverts de Flamans. » Ce serait bien vainement qu'on chercherait à trois lieues de Cayenne ces beaux oiseaux, au plumage splendide, que le digne prêtre de Sainte-Geneviève de Senlis y admirait, on ne les trouve pas plus aujourd'hui que « *les aigrettes* qui portent cette plume si rare sur leur teste qui sert d'ornement aux Rois ¹ ! » dont notre missionnaire célèbre l'élégance.

Au temps de ce bon ecclésiastique, la taxidermie était pour ainsi dire ignorée. On admirait les colibris, mais on ignorait l'art de les préparer; on se contentait de les faire sécher « pour en faire des pendants d'oreilles aux dames. » On était, dès lors, cent fois plus habile au Mexique, rien qu'en y suivant les indications d'une ancienne industrie. Non-seulement on savait y conserver la dépouille des oiseaux, mais ce qui fait de nos jours une fabrication destinée à une certaine importance, et dont on attend les plus heureux résultats, se pratiquait à la grande admiration des Espagnols : on vendait du drap de plumes, simulant le plus riche écarlate. Malheureusement les naïfs conteurs qui nous ont conservé ces détails, se contentaient d'en admirer les produits; ils se taisaient d'une façon absolue sur les procédés mis en pratique par les Indiens pour les obtenir. Peut-être n'eussent-ils pas été complètement inutiles à nos fabricants modernes, car bien des gens l'ignorent encore, on fait aujourd'hui en France de véritable drap en plumes ²; on en faisait au Mexique et en Californie dès le xvi^e siècle, mais ceci ne se rapporte qu'à l'industrie, retournons à la branche de l'art dont jusqu'à présent nous nous sommes occupé.

1. *Voyage de la France équinoxiale*, à Paris, chez Clouzier. Paris 1664, in-4^e, page 345.

2. Voyez le *Journal d'Agriculture pratique, moniteur des Comices, etc.*, 38^e année. Année 1874, t. I. Dans un article infiniment curieux, M. H. de la Blanchère prouve qu'on perd annuellement, et sans aucun profit, des sommes énormes en ne recueillant point, comme on devrait le faire, ce qu'il appelle l'édrédon artificiel, c'est-à-dire les barbes des plumes diverses, que nous laissons perdre. Il veut que nos ménagères, accompagnées de leurs enfants, armés de ciseaux, fassent provision suffisante de cette matière. « Pour faire un mètre carré, dit-il, de drap de plume, beaucoup plus léger et plus chaud que le drap de laine, il faut 700 à 750 grammes de la matière que nos ménagères vont faire. Or, en France, rien qu'en France, nous perdons par année de 5 à 6 millions de kilogrammes de duvet désagrégé, p. 18. » Nous ajouterons à cette note curieuse que la fabrication du drap de plumes, en France, n'est pas une nouveauté, nous en trouvons la preuve dans le *Mercur* de l'an 1770.

III

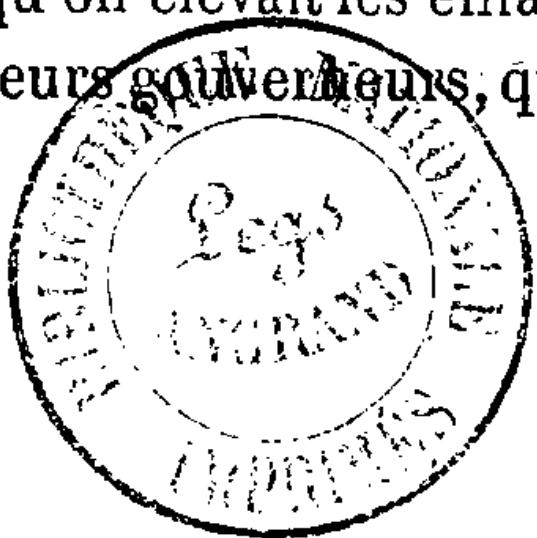
LES AMANTECAS DU MEXIQUE. LEUR ORIGINE, LEURS TRAVAUX.

L'ARTE PLUMARIA APPLIQUÉ,

ABONDANCE PRODIGIEUSE DU PRODUIT DES VOLIÈRES IMPÉRIALES.

Les plumes brillantes qui formaient une partie notable du trésor de Montézuma, étaient livrées journellement à des artistes qu'on désignait sous le nom d'*Amantecas*. Ces mosaïstes, si différents de ceux de l'Italie, formaient une école nombreuse qui succédait à des artistes contemporains des grands monuments de l'Amérique centrale. Il y avait chez les Toltèques et chez les peuples divers dont se composait l'Empire Maya, des Amantecas, dont les œuvres fragiles avaient été nécessairement détruites par le temps, mais qui, si l'on s'en rapporte au dire de Bernardino de Sahagun, n'auraient pas pu se comparer davantage aux œuvres du xv^e et du xvi^e siècle que les Taddeu Gaddi, les Margaritone ou les Cavallini n'eussent pu être mis en parallèle avec les maîtres du temps de Léon X. Une fois qu'on aura bien voulu nous passer cette apparente exagération, placée ici pour faire saisir notre pensée, bien plus que pour vanter outre mesure de simples ornemanistes, qui n'avaient rien à faire avec le grand art, nous dirons ce qu'étaient les Amantecas, sous Netzahuatlcoyotlzin et sous Montézuma.

Le luxe des plumes portées par les guerriers mexicains et attestant la splendeur de leur triomphe n'étala jamais plus de magnificence qu'au xv^e siècle. Les vieilles chroniques que l'on consulte si peu et qui sont dues aux successeurs des souverains Aztèques, nous font voir les héros de l'Anahuac marchant enveloppés dans un flot de plumes brillantes au moment où ils se rendaient triomphalement sur la plate-forme de leurs sanglants Teocallis, pour y accomplir en actions de grâce d'épouvantables sacrifices : Fernando Alba Ixtlilxochitl, par exemple, nous montre un de ces souverains tellement recouvert de la dépouille magnifique de certains oiseaux qu'elle devait effacer l'éclat des pierres : il va plus loin, et dans une autre portion de son histoire, celle qui est consacrée à l'éducation des rois, il nous fait voir que l'art délicat consistant à travailler les plumes, n'était pas dédaigné par les princes eux-mêmes. « A l'ouest des Temples, dit-il, on voyait un édifice avec une cour, une salle et des chambres : on le nommait Tlacotko; c'était là qu'on élevait les enfants du Roi, qui y demeuraient avec leurs maîtres et leurs gouverneurs, qui leur enseignaient la morale ainsi que toutes les



sciences, tous les arts connus à cette époque, même ceux de travailler l'or, les pierreries et les plumes ^{1.}»

Parmi les souverains qui faisaient leur occupation ou plutôt leur délassement de cette délicate industrie, il en était un qui avait acquis dans les régions d'alentour une renommée particulière, c'était le roi du Mechoacan, que l'on désignait sous le nom du Calzonzi. Celui qui régnait à l'époque de la conquête, avait fait fleurir à un tel degré l'arte plumaria dans ses États, que nul pays ne pouvait lui être comparé sous ce rapport. C'était bien chez lui que le travail en plumage, comme on disait alors, était recommandé à l'égal des *travaux agricoles* ; le Mechoacan occupait la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac et il s'étendait depuis le rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, les monts de Xala et de Colima formaient ses limites sur un autre point. C'était dans ce fertile territoire peuplé d'oiseaux aux plumages ravissants que florissait principalement l'art d'employer les plumes tel que l'Italie l'admira à l'époque où l'Italie comptait dans son sein tant de grands maîtres.

Les ouvriers en plumes marchaient les égaux, s'ils n'étaient les supérieurs des lapidaires. Ils formaient dans l'Empire une communauté, vivant à Mexico, dans des rapports de franche amitié, avec celle des Marchands qui était particulièrement honorée, comme personne ne l'ignore, et que l'empereur avait favorisée en lui accordant d'immenses privilèges ^{2.}

Les Amantecas suivaient des rites religieux qui leur étaient particuliers. Ils rendaient surtout hommage à un dieu qu'on désignait dans leur Panthéon sous le nom de *Coiotlinacoatl*. Ce dieu, malheureusement, n'était pas plus clément que les autres divinités adorées dans le pays. Nonobstant le culte gracieux dont il devait être l'objet, il exigeait de sanglants sacrifices. Deux fois par an, on immolait des victimes humaines devant ses autels, et si les Amantecas n'avaient pas pu se procurer, grâce aux hasards de la guerre, des malheureux destinés à ce genre d'immolation, on achetait des esclaves destinés à les remplacer. Ces victimes qu'on honorait avec une piété religieuse avant de les faire mourir, portaient le nom de *Taaltitlin*. La confrérie de Saint-Luc, dont

1. Voyez *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco*, — faisant partie des *Voyages, Relations et Mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte*, publié par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 258.

2. F. Bernardino de Sahagun, *Historia de Mexico*, publicada por Bustamante, t. II, p. 293. — Voyez aussi Lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico*. 9 vol. gr. in-^{fo}, à l'article qui a été consacré au P. Bernardino de Sahagun.

tout le monde connaît chez nous les paisibles habitudes, ne se doutait pas, à coup sûr, qu'il y eût, par de là l'Océan, une compagnie de véritables artistes demandant ses inspirations à un culte si sanglant.

Outre le talent rempli de patience et d'observations méticuleuses, que l'on voyait journellement déployer par les Amantecas, qui se montraient, avant tout, d'habiles taxidermistes¹, on exigeait de ces artistes une rare instruction et des connaissances locales qu'au premier abord nous ne soupçonnons pas. Destinés à reproduire dans leurs tableaux les devises des tribus et des chefs, chargés journellement d'orner les rondaches de certains guerriers renommés, ils ne devaient ignorer aucun des emblèmes du culte sanglant de Wuitzilopuchtli, le dieu des combats, et leurs symboles figuratifs devaient être puisés aux sources les plus vraies. En dehors du matériel de l'art, il y avait là, on le voit, des études sérieuses à faire, et pour y parvenir il était indispensable de se mettre au courant des caractères figuratifs dont se composait l'écriture mexicaine, que si peu de savants savent interpréter aujourd'hui.

A l'époque où Bernardino de Sahagun écrivit ses admirables mémoires sur une nation dont il voyait avec douleur s'éteindre l'art si original et si différent de celui qu'on admirait en Europe, les ateliers des Amantecas étaient encore fort nombreux. On sait avec quel soin ce digne religieux s'enquérât des moindres traditions du peuple vaincu, il nous a tracé en quelques mots l'exposé de ce que l'on exigeait de l'artiste qui voulait s'acquérir une réputation durable par ce genre de travail.

« L'artiste en plumes, dit-il, est unique; il doit être habile et ingénieux en son office! Pour qu'un tel ouvrier soit estimé, il faut qu'il se montre diligent au travail, fidèle et rempli d'imagination. Il faut qu'il n'éprouve aucun embarras pour réunir et fixer les plumes, pour ménager les tons des diverses couleurs qu'elles présentent, pour les appliquer selon ce que le goût lui suggère. Celui qui ne suit point les préceptes voulus n'est qu'un rude artisan qui ne mérite aucune réputation; il gâte tout ce qu'on lui commande. »

Pour se faire quelque idée des difficultés innombrables que l'Aman-

1. Les Amantecas excellaient de telle sorte à monter les oiseaux, qu'à eux seuls appartenait l'honneur de décorer le casque royal de l'emblème guerrier dont se parait Montezuma devant son armée. L'historien indien Tézozmoc représente ce souverain attendant des ambassadeurs qui venaient demander la paix: « Il était revêtu d'une armure magnifique; au sommet de son casque brillait un oiseau appelé *Tlauahquechol-tintec* qui paraissait sur le point de s'envoler. » Voyez l'*Histoire du Mexique*, par don Alvaro Tezozmoc, traduite sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. II, p. 86.

teca devait rencontrer dans l'exécution matérielle de ses chefs-d'œuvre, il faut avoir présent à la pensée l'absence absolue d'ustensiles en acier tels que nous les connaissons. L'usage des ciseaux et des pinces métalliques leur était inconnu, et c'était par des fragments d'Ixtli ou d'obsidienne, dont, au besoin, ils savaient fabriquer d'admirables rasoirs qu'ils suppléaient à ces instruments. Le bambou qu'on sait ployer à tant d'usages divers, leur donna des pinces d'une certaine précision ; les gommes agglutinatives leur étaient fournies en abondance par les arbres de leurs forêts. Ce matériel fut suffisant pour l'exécution de leurs minutieux chefs-d'œuvre.

Ils remplaçaient très-probablement certains outils dont les mosaïstes font usage, enfin ce que l'on a appelé improprement le cuivre trempé les a servis, n'en doutons point, dans quelques parties de leur travail. Les vrais chefs-d'œuvre qu'ils ont produits sont incontestables, et il faut qu'ils aient été bien vivement appréciés dans le pays où ils ont été exécutés, pour que les écoles d'Amantecas aient poursuivi leurs patients travaux jusqu'au début de ce siècle.

Torquemada est malheureusement le seul qui nous ait donné des renseignements quelque peu précis sur la façon dont s'exécutaient les grands tableaux sortis des ateliers mexicains. Pour parvenir à la perfection du dessin dans l'œuvre qu'on entreprenait, un patron était préparé, comme cela avait lieu d'ailleurs chez nous à l'égard des tapisseries compliquées : les points d'intersection où les plumes devaient être fixées se comptaient forcément avec le soin le plus minutieux.

Nous l'avons déjà laissé entrevoir, c'était surtout dans le Méchoacan que se rencontrèrent après ceux de Tetzcuco les plus habiles mosaïstes en plumes. Au temps des anciens rois, ils se bornaient en général à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout, et c'était avec des broderies de ce genre qu'ils fabriquaient des mantes et des vêtements sacerdotaux pour les prêtres des téocallis. Des couronnes, des mitres, des chasse-mouches sortaient de leurs mains et étaient offerts en présents aux souverains. — Quelque temps après la conquête, lorsque les tableaux des grands maîtres furent introduits par le haut clergé, dans le vaste empire que Fernand Cortez venait de soumettre à l'Espagne, l'art des mosaïstes en plumes prit un développement qui frappa de surprise les contemporains d'Antonio del Rincon et de Juan Arphe eux-mêmes ; rarement ces tableaux étaient exécutés par un seul artiste ; le travail se divisait au contraire à l'infini. Parfois vingt Amantecas se réunissaient pour copier une toile d'une certaine dimension, et le ta-

bleau qu'on devait reproduire se partageait en autant de parties qu'il y avait de mosaïstes : chacun emportait dans son atelier le fragment dont la reproduction lui était confiée, et à un jour convenu l'artiste rapportait son travail au centre de la réunion. Les divers fragments étaient alors assemblés avec un soin méticuleux, et le tout était joint avec un art si extraordinaire qu'en contemplant l'ensemble du tableau, on n'eût jamais supposé que plusieurs mains se fussent réunies pour former l'admirable travail qu'on avait sous les yeux ¹.

Qu'avaient-ils à représenter dans ces mosaïques? C'étaient toujours les dieux de l'Olympe aztèque, où figuraient presque autant d'oiseaux que de divinités. En tête il faut citer le dieu le plus redouté de la mythologie mexicaine, ce terrible Witzilopuchtli par exemple, dont on n'apaisait les fureurs sanguinaires qu'en multipliant les hécatombes humaines; il avait toujours pour compagnon, le plus brillant, le plus colérique, le plus turbulent des habitants de l'air dont il portait même le nom. Le Colibri, ou l'oiseau-mouche, figurait à l'un de ses pieds, dans certaines représentations fantastiques, comme une sorte d'aiguillon lumineux destiné à ranimer la fureur du dieu. Écoutons la description que nous en donne un de nos plus brillants écrivains et l'on comprendra mieux le symbole. « La vie chez ces flammes ailées, a dit Michelet, le Colibri, l'oiseau-mouche, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons. Leur battement d'ailes est si vif que l'œil ne le perçoit pas; l'oiseau-mouche semble immobile, tout à fait sans action. Un *hour hour* continuel en sort, jusqu'à ce que, tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs et pêle-mêle les petits insectes : tout cela d'un mouvement si rapide que rien n'y ressemble; mouvement âpre, colérique, d'une impatience extrême, parfois emporté de furie, contre qui? contre un gros oiseau qu'il poursuit et chasse à mort, contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne point l'avoir attendu. Il s'y acharne, l'extermine, en fait voler les pétales ².... »

Parmi ces deux cent soixante dieux dont il est si malaisé d'énumérer les noms barbares, Tezcatlipoca est complètement revêtu de la dépouille d'un oiseau, et, comme il nous est dit, le nom que porte ce génie divin fait allusion « à la réunion des pattes de coq et de pieds humains. » Tezcatlipoca railla jadis la première femme

1. Torquemada : *Monarchia indiana*. 3 vol. in-f°.

2. Voyez l'*Oiseau*, édit. de 1856, p. 85.

qui avait péché, il a conservé jusqu'au xvi^e siècle son symbole.

Thipetotec, le fidèle compagnon de Quetzalcohuatl, est ceint d'une large couronne de plumes; Tchalcthihuitztli, la Vierge mère, la *pièce précieuse du Ciel*, porte sur sa tête une aigrette. Nous nous arrêtons à dessein dans cette énumération qui pourrait bientôt fatiguer le lecteur, nous avons prétendu seulement rappeler ici un symbole dont la fréquente apparition est particulière à cette mythologie, et que n'ignoraient point certainement les artistes patients et habiles de Mexico¹.

Mais après le xvi^e siècle, le temps ne tarda pas à venir où les mosaïstes mexicains, beaucoup mieux outillés, perdirent leur originalité propre. Ils ne firent plus guère autre chose qu'exécuter des sujets chrétiens. Ce qu'il y avait d'éphémère dans leur art finit d'ailleurs par les dégoûter. Plusieurs de leurs mosaïques avaient été envoyées cependant à Rome, où elles avaient obtenu un légitime succès. « Ils peignent mieux que nous, dit Torquemada, et avec leurs plumes, ils font des figures de Saints. J'en ai vu deux naguère que des religieux qui ont passé par ici portent au Très Saint Père Paul III. » Le bon Franciscain ne s'étend malheureusement pas davantage sur l'art qui nous occupe, et j'avouerai franchement que son autorité en pareille matière n'offre pas toutes les garanties possibles; il n'hésite pas toutefois à témoigner son admiration sincère pour ces œuvres de l'art indien, qui après tout n'étaient que des copies; et pour faire comprendre l'estime où elles étaient aux yeux de ses contemporains, il se hâte d'ajouter: « elles sont plus belles que si on avait employé l'or ou l'argent pour les exécuter. » Ces paroles par trop naïves du vieil historien prouvent assez le fond qu'il faut faire sur ses connaissances en fait de beaux-arts, ou simplement d'ornementation.

Les grandes mosaïques en plumes dont nous venons de rappeler la perfection furent en effet présentées à Paul III, et elles ne contribuèrent pas médiocrement sans doute à dissiper dans l'esprit de ce Souverain Pontife les bruits méprisants qu'on répandait sur les nations indiennes que Fernand Cortez venait de soumettre à la couronne de Charles-Quint. C'est à ce Pape en effet que revient la gloire d'avoir

1. Voyez Boturini Benaducci (Lorenzo). *Idea de una nueva historia general de la America septentrional fundada sobre material copioso de figuras, symbolos y caracteres*. Madrid, 1746, in-4^o.

Voyez également pour la disposition des symboles que devaient rappeler les mosaïstes mexicains, l'immense ouvrage de lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico*, Lond. 1830, 9 vol. in-f^o max., puis Ad. de Longperier: *Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités mexicaines*. Paris, 1852, in-12.

promulgué, en 1537, la bulle fameuse qui réhabilitait une race entière. Les Indiens étaient aux yeux des vainqueurs de véritables animaux. On pouvait les rendre esclaves sans merci, et les tuer sans remords; Paul III leur rendit une âme et leur restitua la dignité humaine ¹.

Quelques années après, sous Sixte-Quint, des œuvres nouvelles dues au travail des plus habiles Amantecas furent apportées au Vatican; elles causèrent une vive admiration et la chronique affirme qu'en présence d'une tête de saint François dont la beauté excita chez lui une véritable surprise, le Pape voulut toucher de ses mains le beau portrait copié par les artistes du Mexique. Il se refusait à croire que la mosaïque en plumes pût arriver à ce degré de perfection et il crut un moment, à ce que l'on affirme, à quelque supercherie ².

On parle de grandes copies de tableaux de Léonard de Vinci et de quelques autres maîtres, exécutées au xvi^e siècle par le procédé dont nous nous occupons. Tout reste dans le vague malheureusement lorsqu'il faut citer des spécimens de cet art aujourd'hui perdu. M. Bustamante nous affirme bien, dans les notes dont il a enrichi l'œuvre de Sahagun, que les Amantecas ont poursuivi leur patient travail jusqu'aux premières années de ce siècle; peu à peu ces divers ateliers se fermèrent; il n'en subsistait qu'un seul vers 1840 dans une petite ville inconnue, nommée Patzguaro, appartenant au diocèse du Mechoacan, et encore y travaillait-on fort peu. Le plus remarquable des mosaïstes en plumes qui aient vécu en ces derniers temps portait un nom espagnol, ce qui ne voudrait pas dire cependant qu'il n'eût pas du sang indien dans les veines. José Rodriguez présenta au Congrès mexicain un tableau représentant les armes de la République. Cette œuvre nationale

1. La bulle commence par les belles paroles, *veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest*. Elle fut rendue sur les instances d'un homme qu'on a trop oublié et dont le nom doit être placé à côté de celui de Las Casas, le P. Domingo de Betanços, né à Lein à la fin du xv^e siècle, mort à San Lucar en 1549. On ne peut se figurer par quelle série de luttes et de travaux passa cet ami des Indiens pour que les privilèges qu'on accorde à l'âme humaine leur fussent rendus. On peut lire à ce sujet l'article que nous avons consacré à cet ardent missionnaire dans la *Biographie générale*, publiée chez MM. Didot. Le nom de Domingo Minaya doit être associé dans les annales américaines au grand nom de Betanços.

2. Cet art subsistait si bien encore au xvii^e siècle que le fameux Gemelli Carreri en vit des spécimens en 1697, lors de son passage à Mexico. Voyez le t. VI de son voyage autour du monde. J. R. Carli nous parle dans ses *Lettres américaines* (t. I, p. 281) de l'admiration ressentie par Bergmann à la vue d'un éventail mexicain parsemé de figures exécutées en plumes. « De ma vie, s'écriait le vieux minéralogiste allemand lorsqu'il rappelait ce souvenir, je n'ai rien vu de si beau ! »

lui fut payée 800 pesos, somme assez considérable pour faire supposer qu'on lui accordait une certaine valeur au point de vue de l'art.

On nous a affirmé que le musée naissant de Mexico, confié naguère aux soins d'un Américaniste distingué, M. Ramirez, possédait encore quelques fragments de ces mosaïques éphémères remontant aux temps de la conquête.

IV

L'ARTE PLUMARIA AU YUCATAN, AU GUATEMALA ET AU PAYS DES ZAPOTÈQUES.

L'histoire de l'art chez les grands peuples américains qui précéderent les Aztèques et qui leur transmirent en partie leur civilisation est encore à faire. Grâce à de studieuses investigations néanmoins, on admire aujourd'hui les vastes monuments tolèques empreints d'un style si original et parfois si grandiose, et l'on n'ignore plus que les grandes salles de leurs palais abritaient des peintures murales dignes d'attirer l'attention à l'égal pour ainsi dire de l'architecture et de la statuaire. Les pages sincères des Dupaix, des Catherwood, des Stephens et de tant d'autres voyageurs zélés nous le prouvent. Nous nous sommes bien gardé de nous imposer une tâche pareille à la leur, car son examen demanderait des développements infinis. Nous nous renfermons dans une spécialité bien modeste à coup sûr, mais dans ce rapide essai, presque aussi léger que la matière qui en fait l'objet, nous tenons à ce qu'il y ait le moins de lacune possible. Nous dirons donc un mot de l'ornementation en plumes telle qu'elle était pratiquée dans Palenqué, dans Uxmal et dans Chichen-Itza : elle remontait, nous dit Sahagun, au VIII^e siècle.

Un vieux maître toscan, le Ghirlandajo, appelait la mosaïque la *peinture pour l'Éternité*. Il faut appeler la mosaïque en plumes la *peinture d'un jour* ; mais pourquoi la laisser s'éteindre sans en dire un seul mot ? On a bien fait l'histoire de la dentelle et à chaque instant il est question dans les livres consacrés aux beaux-arts des tapisseries éphémères des Gobelins. Nous ne sommes pas exigeants, nous ne réclamons pour nos artistes américains qu'un souvenir ! Un souffle a fait disparaître leur œuvre, tels sont hélas ! les travaux de l'humanité, que les ruines américaines, qui semblaient indestructibles, n'ont pas eu pour ainsi dire plus de durée que les œuvres fragiles des Amantecas.

Les anciens textes exhumés nous prouvent aujourd'hui que, si les artistes mexicains dont nous avons signalé les œuvres délicates étonnèrent à bon droit les vieux maîtres de l'Italie, ils avaient reçu leurs premiers enseignements des peuples mystérieux dont nous recherchons aujourd'hui l'origine. Rien ne nous est resté de cet art primitif.

Toutefois aucun doute ne peut nous rester sur la faculté que les peuples tolèques avaient de peindre en nuancant les plumes qu'ils employaient à mille autres industries. Il y a mieux, ils possédaient la mosaïque en pierres dures, celle que le vieux Ghirlandajo a si bien caractérisée. Il suffit en effet d'ouvrir le grand ouvrage de Waldeck, qui fait revivre, à l'aide d'un peu de bon vouloir, les ruines du Yucatan, pour avoir la preuve (et cette fois elle est sincère dans l'exécution) que les peuples anciens de la presque île possédaient l'art de la mosaïque. Un masque monochrome de grandeur naturelle représentant le *facies* terrible de Xiuteuchtli, le dieu du feu, nous le prouve¹. Toutefois, cette figure resplendissante exécutée presque exclusivement avec de petites turquoises et des fragments de jade, ne répond à la question qu'à demi, les tons des pierres n'ont aucune diversité; il en est presque de même d'une autre tête voisine de celle-ci, à laquelle l'artiste indien a imprimé le caractère d'horreur cadavérique, auquel ces peuples s'étaient si bien accoutumés. Les pierres offrent ici plus de diversité, et le regard sinistre de cette tête de mort est obtenu au moyen de deux quartz luisants qui ont été admirablement choisis par le vieux mosaïste, pour faire passer dans l'âme le sentiment de l'effroi. A ces deux têtes se joint un instrument de sacrifice armé d'un silex, dont le manche est d'un travail plus précieux encore; les turquoises taillées jouent ici le rôle principal, mais des pierres blanches, rouges et blanches, habilement disposées, indiquent que l'artiste n'ignorait nullement les principales ressources de son art.

Les Yucatèques, tous les peuples si avancés qui parlaient la langue Maya, pratiquèrent, on n'en serait douter, la mosaïque en plumes, mais ce ne fut jamais, nous le croyons, sur une si grande échelle, et avec le même succès qu'à Tetzcuco, à Ténotchitlan, l'ancien Mexico et dans les États du Calzonzi. L'abbé Brasseur de Bourbourg nous dit bien dans son dernier ouvrage : « Les antiques mayas ornaient de brode-

1. Voyez l'ouvrage intitulé : *Monuments anciens du Mexique*. Palénqué et autres ruines de l'ancienne civilisation. Collection de vues, bas-reliefs, morceaux d'architecture, coupes, vases, etc., dessinés d'après nature et relevés par M. de Waldeck, texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg. Paris, 1866, gr. in-f°.

ries et de plumes leurs vêtements ¹. Dans un autre volume, il rappelle qu'on offrait aux dieux des œuvres en plumes en même temps qu'on leur présentait des pierreries ². Mais un paragraphe du profond Sahagun nous démontre d'une façon absolue que les plumes riches (*las plumas ricas*) ne parurent guère dans les ateliers qu'au temps du célèbre Ahuitzotl ; ce furent des marchands que l'on désignait sous le nom très peu euphonique de Técunenenque, qui les apportèrent ; alors apparurent les œuvres délicates ³ : ceci nous reporte au xv^e siècle. Il paraîtrait également que, loin de posséder des manufactures de plumes brillantes, telles que celles du roi de Mexico chez lequel d'admirables volières en fournissaient d'innombrables quantités, les Toltèques se contentaient en général, pour l'ornementation des ouvrages destinés à figurer dans les temples et dans les palais, de plumes blanches et noires arrachées aux gallinacés, aux oies et aux hérons. Les plumes vertes surdorées auxquelles la légende religieuse attachait un si haut prix, étaient réservées à la majesté royale, et la loi qui défendait la vie de ces beaux oiseaux ne donnait point par malheur le moyen de les multiplier.

L'inventaire des plumes resplendissantes ou richement colorées que l'on peut livrer au travail, est plus facile à faire qu'on ne le croit généralement, ces éléments de tant d'œuvres délicates sont toujours rares. Rien de moins aisé en effet que de réunir à point nommé et en quantité suffisante des plumes précieuses pour en fabriquer un ouvrage d'art de quelque valeur. Celles que fournissent les tangaras, les cassicans et les manakins, familles si merveilleusement colorées par le soleil des tropiques, sont moins communes qu'on ne le suppose, et M. de Humboldt lui-même a déjà fait remarquer avec sa sagacité habituelle que ces parures sauvages coûtaient plus d'efforts à acquérir et à conserver qu'on ne l'admet d'habitude. Ces livrées superbes, qui frappent les imaginations les moins cultivées, se mêlèrent de bonne heure aux idées religieuses des Toltèques ; on adora ce qu'on avait admiré. Restent sans contredit les phalanges innombrables des Psittacidés, parmi lesquels figurent les Aras bleus et incarnats. — L'Ara, dans l'Amérique centrale, était revêtu d'un caractère vraiment divin ; on ferait un vo-

1. Voyez Landa (Diego de). Relation des choses de Yucatan. Paris, 1864, in-8°.

2. *Le Popol Vuh*. Le livre sacré et les mythes de l'Antiquité américaine, Paris, 1861.

3. Bernardino de Sahagun, Historia general de las Cosas de la nueva España, t. II, p. 293.— Édit. de Bustamante.

lume des légendes poétiques qui se rattachent à ce splendide volatile et ce qu'il y a de vraiment curieux c'est que, datant des temps les plus anciens, elles se sont propagées d'âge en âge jusqu'à notre époque. Si les plumes d'Ara sont un objet de parure chez tous les peuples américains, ce sont aussi des objets dignes aux yeux des Indiens d'une réelle vénération. Le culte des oiseaux s'est bien certainement modifié, dans les régions où il se pratiquait avec le plus vif enthousiasme; celui de l'Ara n'a point complètement disparu de certaines localités ¹. Lorsqu'il vient à énumérer les divinités Zapotèques, l'abbé Brasseur de Bourbourg s'exprime à peu près ainsi sur le culte qu'on pratique parfois à Oaxaca chez les Indiens de la vallée : entre autres divinités, on trouve encore le souvenir d'un Ara couleur de feu, auquel personne ne refusait son adoration. Un dieu s'était incarné dans cet oiseau, disait-on, et il était descendu directement des cieux comme un météore. Il y avait parmi les Zapotèques des espèces d'ermites, qui passaient en extase et en poétiques méditations devant cette divinité ailée, habitant, chose étrange, une caverne obscure, ou simplement dans une hutte grossière, édifiée au milieu des bois. L'oiseau était placé simplement sur un autel rustique et n'en bougeait guère. Non-seulement ces tristes solitaires dont nous venons de parler se macéraient en sa présence, mais ils se tiraient du sang de certaines parties du corps pour lui faire honneur. S'ils le baisaient parfois, c'était à genoux et avec les dehors d'une vénération profonde, « ils lui présentaient, ajoute notre auteur, avec l'offrande de leurs prières, un sacrifice de fleurs et de Copal. » De nos jours, paraît-il, on retrouve dans les mêmes contrées ce sentiment religieux empreint d'admiration passionnée. L'abbé Brasseur de Bourbourg a pu constater dans ses derniers voyages la persistance du culte inspiré par cet oiseau magnifique. Les Indiens d'Oaxaca ² dont les ancêtres avaient édifié de si beaux temples et qui obéirent durant si longtemps à d'antiques traditions avaient conservé pour ce dieu étrange tout leur respect jusque vers le milieu du xvii^e siècle. Non-seulement ils l'honoraient dans des lieux réservés et qu'ils croyaient secrets, mais des prêtres fanatiques voués exclusivement à son culte mêlaient leur sang au grain dont on nourrissait l'oiseau sacré. Sans respect pour son plumage éclatant, sans pitié pour ses adorateurs bénévoles, un moine es-

1. Antonio de Herrera. *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano*. Madrid, 1726-30, 4 vol. in-f^o.

2. Voyez les magnifiques et gigantesques photographies exécutées par M. Charney, à travers tant de difficultés et même de périls.

pagnol entra un jour dans le temple où il semblait écouter, avec la gravité comique qu'on lui connaît, les prières de ses affidés et lui tordit le col. Ainsi finit le culte du dieu Ara.

On n'adore plus le Quetzal, mais on l'admire toujours, et cette admiration persistante des peuples civilisés le fera bientôt disparaître des grandes forêts du Guatemala, dont il est le plus bel ornement. Que de traditions poétiques il réveille encore dans le cœur de l'Indien, lorsqu'il contemple les sillons de lumière que laisse après lui l'oiseau sacré sous les grands bois. Symbole d'une religion effacée qui précéda le culte sanglant des Aztèques, représentant visible d'un prophète législateur, qu'on l'appelle Votan, Cucumatz, Zamná ou Quetzalcoatl¹, les plus pures traditions de l'Amérique centrale se rattachent à lui, et quant à sa beauté, le seul oiseau qu'on lui oppose chez nous, est l'oiseau de paradis. — Au Yucatan et au Guatemala, ses plumes, d'un vert splendide, ornaient le bandeau des rois; dans le Mexique, où on l'importait, elles étaient considérées comme une richesse publique. Dans la seule région de l'Amérique où cet oiseau prend naissance, la peine capitale était réservée à celui qui le faisait mourir. On a constaté que cette législation rigoureuse fut en pleine vigueur jusqu'au xvi^e siècle. Herrera affirme le fait, comme on peut s'en assurer en lisant sa quatrième décade, et M. Arthur Morelet rapporte cette circonstance curieuse dans son intéressant voyage au Guatemala. On était parvenu à s'emparer des Quetzal qui volent très-bas, en employant certains appareils dont les Indiens avaient le secret. On les dépouillait (en prenant des précautions infinies) des quelques plumes élégantes qui leur donnent tant de grâce et tant de majesté; puis, l'oiseau-symbole était rendu à la liberté. Comme le Quetzal ne saurait vivre en domesticité, et que ses belles plumes caudales formaient l'un des plus riches tributs prélevés par les empereurs du Mexique sur les États voisins, ceux-ci apportaient les soins les plus minutieux à la conservation du bel hôte de leurs forêts. Si le courouco pavonin (*trogon pavoninus* de Themminck), qui n'est autre que le Quetzal², ne devait figurer que sous les vitrines de nos musées, il n'y aurait rien à redouter pour l'extinction de son espèce, mais toutes les villes d'Europe se disputent aujourd'hui ses riches dépouilles; l'Indien lui-même oublie les poétiques traditions qui le rendaient sacré à ses yeux; il le tue sans rémission après l'avoir adoré. Plût à Dieu qu'il fût encore à leurs yeux un messenger divin. On le res-

1. Voy. l'intéressant opusculé de M. de Charencey, intitulé : Votan.

2. Voyez le *Règne animal*, de Cuvier.

pecterait peut-être dans ses profondes solitudes, comme on respecte en Russie le ramier, symbole du Saint-Esprit.

La même crainte ne peut heureusement pas être manifestée à l'égard d'un oiseau charmant, que les religions antiques de l'Amérique avaient revêtu de leur symbole, et que sa multiplicité rend presque aussi commun au Yucatan, au Mexique et surtout au Brésil que les brillants insectes qui scintillent de toutes parts dans ces contrées. L'oiseau-mouche et le colibri présentent cette particularité, qu'ils sont aussi répandus sur certains arbres et au milieu de certains végétaux, que les fleurs au-dessus desquelles ils poussent leurs petits cris aigus dont nos vieux voyageurs, si faciles à tromper, ont comparé le son monotone à un chant mélodieux. Le col, le poitrail et les huppes des trochilidés sont de tous les matériaux employés par l'*arte plumaria* les plus riches et les plus faciles à travailler.

Au sein de ces riches campagnes, la nature a fait croître à profusion un bel arbre, célèbre dans toutes les régions de l'Amérique du Sud, c'est le jambosier (*Eugenia Jambos*) dont le colibri butine les fleurs de préférence.

Dans les harmonies de la nature, il n'y a peut-être pas un grand végétal, qui s'allie d'une façon plus élégante que cet arbre charmant, aux gracieux ébats de l'oiseau-mouche ou du colibri; ces fleurs blanches, qui elles-mêmes ressemblent à des aigrettes, frissonnent au moindre vent et semblent, en se relevant gracieusement, convier les légions de Guaynumbi à les débarrasser de leurs petits insectes et à se désaltérer en pompant les sucsemmiellés qu'ils trouvent au fond de leur nectaire. Ce bel arbre qu'on rencontre dans toutes les régions tropicales n'est nullement étranger à la flore du Mexique; c'était sans doute le jambosier qui arrêtait le roi législateur de Tezcuco, le grand Neztahuatcoyotl, que les anciens écrivains espagnols ont surnommé le Salomon de l'Anahuac, et qu'on nous représente errant dans ses vastes jardins, la main armée d'une riche sarbacane, chassant les *pica-flores*, pour se délasser de ses travaux incessants, et pour grossir l'innocent trésor qu'il livrait à ses Amantecas, afin d'obtenir de leur art délicat des merveilles qu'on admira jadis, mais qu'un souffle du temps a fait évanouir à jamais.

Si dans la poétique religion des Hellènes le papillon était devenu l'emblème de l'âme, il est curieux de voir le même symbole représenté au Mexique, et même, nous le croyons, au Yucatan et au Guatemala par le colibri, en accordant toutefois à cette similitude une sorte de res-

triction. Dans le nouveau monde, ce charmant oiseau ne rappelait pas seulement aux yeux des indiens la pure essence de l'âme humaine. A leurs yeux, c'était l'âme elle-même de certains mortels favorisés des dieux et renfermés pour quelques heures sous cette enveloppe brillante, mais éphémère. Dans leur pensée, ces âmes guerrières se jouaient dans les airs pour servir d'escorte à quelque divinité.

La mission céleste du petit être prenait parfois un autre caractère : c'était même une tradition plus aimable et plus adoucie qu'on avait à constater. Lorsque assis non loin d'un jemrosa aux blanches étamines, on voyait chacune des fleurs en aigrette de ce bel arbre resplendir du vol si animé d'un de ces charmants oiseaux, frissonnant dans son vol rapide au-dessus du calice odorant, c'était une âme immortelle qui faisait ses adieux aux plus belles choses de la création.

Dans cette légende, qui s'attache au plus petit des volatiles, ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que les nations les plus civilisées du Nouveau-Monde n'avaient pas pu trouver de mots plus poétiques pour désigner un être si gracieux que les sauvages errants sans lois dans leurs forêts ; un seul mot désignait chez les Brésiliens le colibri, et ce mot était charmant : ils l'appelaient le *Guaracimba*, le cheveu du soleil.

Thomas Gage, cet ardent dominicain venu d'Angleterre, qui fit une guerre impitoyable aux faux dieux du Guatemala, à l'époque où les Indiens passaient pour être tous soumis au christianisme ¹, Thomas Gage nous apprend non-seulement comment il brisait les statues vénérées des Mayas, mais il nous transmet en même temps les danses symboliques que ces peuples infortunés avaient adaptées à leur religion nouvelle. Il est curieux de voir, au point de vue où nous nous sommes placé, que l'*arte plumaria* jouait un rôle important dans ces représentations mimiques, devant lesquelles la sainte Vierge était surtout honorée. Non-seulement les Indiens qui devaient danser le *Toncontin*, se faisaient broder leurs caleçons de soie ou de *plumage*, mais on voit que les plumes brillantes des oiseaux de la contrée formaient la parure la plus riche des acteurs de ce bal religieux. « Ils portent sur le dos de grands bouquets de toutes couleurs, nous dit la vieille relation, ces plumes sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès et qui est dorée extérieurement ; ils l'attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme et ne tombe pas ou ne se

1. Voyez Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures ; et son retour par la province de Nicaragua. Amsterdam, 1694, t. II, in-12.

relâche point en tombant. Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là, qui est attaché à leurs chapeaux ou bien à une espèce de casque, qui est peint et doré. Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, et la plupart en ont également aux pieds, en forme de petites ailes. Depuis la tête jusqu'aux pieds, ils sont presque tout couverts de fort belles plumes. »

Ces belles plumes dont nous parle Thomas Gage, ces touffes brillantes, honneur du bal sacré, dansé devant Marie, étaient, n'en doutons pas, des gerbes du Quetzal offertes à la Vierge, protectrice du Guatemala; rien n'avait changé pour ce peuple innocent que le but de ses adorations.

Un jeune écrivain, auquel nous devons une version élégante de Solis, M. Philippe de Toulza ¹, a dit à propos de l'ornithologie symbolique de ces contrées, quelques paroles qui s'appliquent à merveille à notre sujet, parce qu'elles rappellent un emblème religieux également adopté par les Mayas et par les Aztèques. « Chez ces peuples qui tenaient le
« feu sacré allumé sur tous leurs Teocallis en l'honneur du soleil, venir
« du soleil, c'était être un Dieu. En approcher après sa mort pour lui
« faire cortège au milieu des fleurs, c'était le paradis qu'ils rêvaient.
« Ils croyaient que les âmes des élus s'incorporaient dans des nuages
« odoriférants, ou dans de merveilleux oiseaux au chant et au plumage
« incomparables pour faire leur cour au soleil. »

Personne n'ignore plus aujourd'hui que le prophète civilisateur de ces vastes contrées, Quetzacohuatl, porte un nom symbolique dont la signification n'est pas douteuse, c'est le serpent sacré revêtu de plumes. Ce dieu de l'Olympe maya et mexicain régna sur ces régions comme simple législateur. Il apparaît chez l'un et l'autre peuple porteur des mêmes attributs, et ce n'est pas sans raison, non plus, qu'on a pu dire de lui qu'il domina l'âge d'or de l'Anahuac. Prophète issu d'une autre race, symbole jadis pacifique de toutes les vertus paisibles, il n'admettait dans les sacrifices que l'offrande des fleurs et des fruits, il ne voulut imposer aux mortels que la paix, et si l'oiseau charmant qui lui est consacré rappelle sa vie errante, il dit aussi la douceur ineffable de ses préceptes civilisateurs.

1. *Histoire de la conquête du Mexique*, par Antonio de Solis, secrétaire d'État sous Philippe IV, grand historiographe des Indes, nouvellement traduite et annotée d'après les travaux historiques et archéologiques les plus récents. Paris, 1868, 2 vol. in-12.

V

L'ARTE PLUMARIA AU PÉROU ET CHEZ LES SCYRIS A QUITO.

NATURE SYMBOLIQUE DES PLUMES. — PARURES EN PLUMES DES GRANDES FÊTES.

L'une des aberrations les plus étranges des anciens écrivains qui ont disserté sur les antiquités péruviennes et sur les arts rudimentaires pratiqués au sein des Andes, c'est, sans contredit, d'avoir affirmé ou tout moins d'avoir supposé, que les Qquichuas, les Aymaras, les Scyris dont la capitale fut subjuguée plus tard, par les Incas, n'avaient aucun rapport dans leurs montagnes avec les autres peuples civilisés, et que s'ils parlaient un idiome essentiellement différent de ceux qui avaient cours dans le vaste empire des Nahuas, ils professaient également une religion n'ayant aucun principe d'analogie avec le culte sanguinaire et dégénéré des peuples mexicains. Ce simple coup d'œil sur un art aimable n'a certes point la prétention de faire faire un pas à l'histoire de la migration des peuples américains, mais il peut prétendre sans inconvénient et à l'aide de l'Ethnographie, à jeter quelque jour sur une grande question fort controversée : les peuples civilisés du nouveau monde avaient presque tous entre eux de nombreux rapports.

L'étude des monuments le prouve aujourd'hui d'une façon surabondante, c'est par leur véritable caractère, envisagé avec plus de conscience et de lumière qu'on ne l'avait fait jusqu'à notre époque ; c'est par la connaissance même imparfaite des symboles qu'ils révèlent, qu'on est parvenu à cet important résultat : la civilisation de l'antique Tula, et celle que nous rappellent les ruines imposantes de Tiguanaço avaient une secrète analogie, dont personne aujourd'hui ne saurait douter. Un savant archéologue l'a dit en termes exprès et son opinion se base sur de vastes recherches. « *Le peuple qui a élevé les monuments de Tiguanaço était une branche de la grande famille occidentale, d'origine Nahuatl ou Californienne à tête droite... les Qquichuas seraient les représentants de la même race mère et d'une autre forme de la même croyance*¹. »

1. Aux personnes qui pourraient douter encore de ce grand fait historique, qui modifie si profondément nos idées sur les antiques civilisations américaines, nous ne saurions trop recommander un important écrit de M. Léonce Angrand ; il est intitulé : *Lettres sur les antiquités de Tiaguanaço et l'Origine présumable de la plus haute civilisation du haut Pérou*. Paris, 1866, in-fol. Il a été inséré dans la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*. Ce beau travail a été tiré à part à un nombre d'exemplaires très-restreint.

Dans ces régions si différentes par leur aspect, c'est le dieu soleil qu'on adore et l'oiseau aux couleurs splendides, dont les ailes reflètent son éclat, est un messenger presque divin. Non-seulement sa dépouille sert aux ouvrages les plus délicats, mais il existe des artistes renommés tels que le fameux Llapchilulli qui réservent leurs merveilles pour l'ornement des temples ou pour la parure des rois.

Dans ce vaste empire où tout était soumis à des règles si minutieuses et parfois si sévères, les *Amautas*, qu'il ne faut pas confondre avec les prêtres ou *Cushipatas*, formaient une société de savants et d'artistes qui jouissaient, de singuliers privilèges, comme les *Amantecas*, tenus en si haute considération chez les Aztèques. C'étaient eux qui présidaient aux grands travaux d'architecture et aux somptueux ornements du culte. Nous supposons, non sans quelque apparence de raison, que les minutieux chefs-d'œuvre de l'Arte plumaria s'exécutaient sous leur direction.

A Cusco, comme à Tenotchtlan et dans le royaume du Calzonzi, on fabriquait sans aucun doute des mosaïques en plumes, mais nous avons tout lieu de croire que, cet art délicat était moins habilement pratiqué que dans l'Empire du Mexique, bien que plusieurs vestiges peu importants, il est vrai, nous prouvent encore qu'il y était exercé. Nous croyons aussi que plusieurs de ces ouvrages charmants étaient exécutés par les Coyas, ces vestales péruviennes si étroitement gardées dans les enceintes sacrées, d'où elles ne pouvaient sortir et où leurs propres parents ne pouvaient pas toujours les visiter. Grâce à un point d'analogie dans les deux civilisations, qu'il est aisé de faire saisir, des espèces de monastères réservés aux vierges des grandes familles, au Mexique et au Pérou, se vouaient exclusivement aux ouvrages délicats réclamés par le culte et encouragés par les chefs de l'État; l'Arte plumaria sans aucun doute était de ce nombre.

A Cusco, dont le nom célèbre vient d'être prononcé le plus renommé de ces monastères, celui d'*Acclahuasi* contenait au delà de 2,000 vierges et l'Inca lui-même, qui visitait parfois les autres lieux de retraite et qui y choisissait des épouses, s'en interdisait l'entrée¹.

Les Coyas, sous la direction de leurs austères surveillantes, les *Mamacunas*, s'y livraient à une foule d'ouvrages énumérés par divers historiens, et puisque nous savons qu'on les employait habituellement à la

1. Voy. Rivero et Tschudy, *Antegüedades peruanas*. Voy. également sur ces monastères Augustin de Zarate, *Histoire de la conquête du Pérou*, trad. de l'espagnol par S. D. C., in-12, t. I^{er}, p. 54.

confection des vêtements impériaux dont la richesse frappa d'étonnement les conquérants espagnols, on peut supposer que nulle des fines-
ses de l'art dont nous nous occupons ne leur restait étrangère. Le Llantu impérial lui-même, diadème des Incas orné de sa riche aigrette, sortait probablement de leurs mains.

Un habile naturaliste français, le premier peut-être qui se soit occupé après Buffon des brillants oiseaux des tropiques, Viellot dit positivement : « Lors de l'arrivée des Espagnols au Pérou, ces conquérants virent avec admiration des tableaux que les Indiens exécutaient avec des plumes de colibris : tous les voyageurs s'accordent sur la beauté et la délicatesse de ces tableaux. »

Faut-il l'avouer, nous craignons que l'auteur de l'*Histoire naturelle des oiseaux aux plumes à reflets métalliques*, n'ait commis ici une sorte de confusion et qu'il n'ait attribué aux Qquichuas certains petits chefs-d'œuvre qui nous viennent des Mexicains. Pour être exact, nous devons dire que les seuls vestiges de l'*Arte plumaria* chez les Péruviens qui nous soient parvenus jusqu'ici, sont de petits tapis (*Alfombrillas*) habilement tissus en plumes jaunes et azurées, qu'on devait très-probablement placer sous les idoles du temple et dont on peut examiner divers spécimens au musée Américain du Louvre. Nous ajouterons qu'un de ces tapis exécuté en chromo-lithographie est reproduit dans l'Atlas du grand ouvrage de MM. Rivero et Tschudy. En dehors de ces spécimens dont rien ne nous garantit l'antiquité, nous ne voyons pas un seul ouvrage sorti des ateliers péruviens, qu'on puisse opposer aux œuvres aztèques exécutées dans les temps voisins de la conquête. Si nous en croyons Vincent le Blanc, le vieux voyageur, dont on connaît les opinions hasardés, on était plus riche et cela se conçoit dans ce genre de curiosité au début du xvii^e siècle, qu'on ne l'est de nos jours. Quant à nous, nous supposons qu'on ne trouverait aujourd'hui ni au musée de Lima, ni chez les curieux de Cusco ou de Quito, une seule mosaïque complète en plumes, telle que celle qui nous a été montrée naguère chez M. Boban, le collecteur d'antiquités américaines, dont on peut visiter les magasins rue du Sommerard. Cette mosaïque, conservée sous verre, représente un saint évêque, et, bien que d'un art assez imparfait, peut remonter par son exécution jusqu'aux dernières années du xvi^e siècle. Nous ne dirons rien ici d'une autre peinture du même genre, qui est à la fois plus récente, beaucoup moins soignée dans son exécution et fait partie de la même collection.

La mosaïque en plumes a existé toutefois chez les Péruviens, cette

assertion ne saurait être mise en doute ; Jozé Acosta l'affirme dans son *Historia natural y moral*. Les savants auteurs d'une revue espagnole qui se publiait il y a une trentaine d'années ont abordé la question et leur solution est tout à fait favorable sur ce point aux contemporains d'Atahualpa ou tout au moins aux Indiens qui leur ont succédé. Lorsque Philippe III n'était encore qu'Infant, il reçut en présent trois petits cadres dont l'ornementation en plumes devait servir à marquer les événements les plus notables de la journée. Au dire des maîtres éminents que l'Espagne renfermait en si grand nombre sous ce règne, ces mosaïques pouvaient être considérées comme des objets du plus haut prix. Les mêmes auteurs rappellent que Sixte-Quint, en voyant des peintures de ce genre, ne voulut pas se contenter du témoignage de ses yeux, tint à passer sa main pontificale sur ces peintures exceptionnelles, ne pouvant supposer que de tels ouvrages eussent été produits par les moyens qu'on lui affirmait avoir été employés. Le cadre qui excita ainsi l'étonnement du pape, était un portrait de saint François. Nous ne saurions dire, néanmoins, si cette fine mosaïque avait été exécutée à Cusco ou bien à Mexico. Les savants auteurs dont nous rappelons ici le témoignage affirment que l'ancienne capitale du Pérou, et Quito, la ville conquise sur les Scyris, étaient les lieux renommés pour ce genre de travail, comme le Mechoacan et Tenotchtlan conservaient ce genre de suprématie dans le nord.

Lorsqu'il vient à parler de ce qu'il appelle les îles du Pérou, André Thevet se plaît à rappeler ce que produisait l'*Arte plumaria* tel qu'on le pratiquait dans ces contrées, sans que malheureusement il pousse l'exactitude jusqu'à spécifier d'une manière absolue comment s'exécutaient ces produits de l'art américain. « Je laisse à parler, dit-il, du nombre des beaux oyseaux vestuz de divers et riches pennages, dont ils font tapisseries figurées d'hommes, de femmes, bestes, oyseaux, arbres, fruits sans y appliquer autre chose que ces plumes naturellement embellies et diversifiées de couleurs : bien est vray, qu'ils les appliquent sur quelque linceul. Les autres en garnissent chapeaux, bonnets et robes, choses fort plaisantes à la veue¹. » Nous supposons, non sans vraisemblance, que ces tapisseries historiées et destinées à reproduire tant de figures zoologiques étaient exécutées par les *Ignieris*, ces peuples demi-civilisés, que Guacanari représentait, vers 1492, en déployant tant de luxe devant Colomb et que combattaient sans cesse les Caraïbes.

1. Voy. *Les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique*. Paris, 1558, pet. in-4°.

Un vieux missionnaire dont l'autorité nous paraît infiniment supérieure à celle du vieux cordelier français, un religieux Augustin espagnol¹, qui vivait au Pérou en 1550, nous affirme que, chez les Péruviens les prêtres du Dieu Atasuju « portaient des vêtements de plumes, ornés d'agrafes d'or et d'argent » et qu'ils ornaient leur tête « de hautes couronnes de plumes. »

Ces parures somptueuses destinées à la majesté royale avaient dans l'antiquité péruvienne, pour premier ordonnateur, un artiste célèbre dont le nom est parvenu jusqu'à nous et que nous avons déjà signalé. Llapchilulli était venu des régions du Nord, c'est-à-dire des contrées où la nature répand toutes ses prodigalités, lorsqu'elle enrichit de vives couleurs le plumage des oiseaux; il avait accompagné dans ses courses guerrières un fameux conquérant nommé Haymlap, lorsque celui-ci envahit la vallée de Lambayeque. Après la mort de son souverain seigneur, qu'il avait enrichi de maint chef-d'œuvre, il alla s'établir dans la vallée de Jayanca. Il avait acquis une telle célébrité, qu'il obtint une paisible couronne à son tour. Cavello Balboa nous apprend que ses descendants régnèrent pendant de longues années au lieu où il avait porté son art. Il symbolise en quelque sorte à nos yeux l'*Arte plumaria* tel qu'il était pratiqué au Pérou, dans les temps bien antérieurs à ceux de la conquête.

Sans aucun doute, ces sortes de monastères qu'on désignait au Pérou même sous le nom de *Pusnan-huasi* et où se cachaient au monde tant de jeunes filles dont les travaux incessants étaient réservés à la cour de l'Inca, produisirent des chefs-d'œuvre dans l'art que nous signalons². Aucun nom d'artiste n'a survécu à l'époque de la conquête. Disons en passant néanmoins, que la vraie peinture, telle qu'elle est cultivée en Europe, a été pratiquée au Pérou avec plus de succès que dans nulle autre portion de l'Amérique du Sud, et qu'au besoin, nous pourrions signaler nombre d'artistes ayant été élevés surtout à Quito, dont s'honora plus tard l'école espagnole³.

1. Voy. *Lettres sur les superstitions du Pérou*, par un religieux augustin (collection Ternaux-Compans).

2. Voy. *Histoire du Pérou* par Miguel Cavello Balboa. Paris, 1840, in-8°, collection Ternaux-Compans.

3. Nous reproduisons ici, d'après Valdes y Palacios, les noms de ces artistes célèbres : Miguel de Santiago, dont les ouvrages furent admirés même à Rome ; André Morales, Vola et un autre, nommé *El Morlaco*, tous deux natifs de Cuenca ; un Indien, surnommé Pincellillo, et Bernardo Legarda, sculpteur. — Quito n'a point perdu sa suprématie sur ce point et a envoyé plusieurs de ses enfants en Eu-

Dans un ouvrage encore inédit, où il ne s'est pas contenté de reproduire avec une exactitude trop dédaignée avant lui d'antiques monuments péruviens, mais où il est descendu en outre jusqu'à l'explication des symboles les moins connus de la religion qquichua, M. Léonce Angrand nous a donné un aperçu vraiment lumineux du rôle que les plumes colorées de façons si diverses jouaient durant les fêtes, sans oublier, on le pense aisément, les solennités religieuses. C'est qu'en effet ces plumes si riches par leurs couleurs et par une texture naturelle reflétant l'éclat des métaux, avaient à la fois aux yeux de ces peuples une signification symbolique dont le sens est trop souvent perdu. « Soit, dit notre savant archéologue qu'elles fussent employées dans les cérémonies du culte, comme attributs ou caractéristiques des divinités dont elles ornaient les idoles, soit qu'elles fissent partie du costume des chefs ou des rois, ou bien qu'elles servissent d'emblèmes parlants dans les missions de paix ou de guerre, où elles accompagnaient le calumet.

« Dans le choix des plumes, le caractère déterminant était surtout la couleur; et indépendamment de leur éclat dont la beauté est aussi durable que séduisante, c'est particulièrement à la propriété qu'elles ont en outre de se reproduire indéfiniment, dans chaque espèce, toujours semblables à elles-mêmes et de résister aux intempéries que l'on doit attribuer le choix qui en avait été fait, de préférence à tant d'autres produits naturels, qui auraient pu tout aussi bien représenter certaines conceptions religieuses ou philosophiques, s'ils avaient joint aux qualités qu'ils possédaient à un degré égal, sinon parfois supérieur, les avantages particuliers que présentent les plumes d'oiseaux.

« Or les couleurs avaient chez les Indiens du Nord, aussi bien que chez ceux du continent méridional de l'Amérique, une valeur essentiellement symbolique. Et cette valeur se trouve reproduite partout, dans l'histoire de leur passé, dans leurs manuscrits, dans leurs traditions et dans leur mythologie. C'est pourquoi nous voyons les plumes (*c'est-à-dire l'objet coloré par excellence*) reproduites partout dans les traces du passé des peuples du Nouveau-Monde parvenues jusqu'à nous.

« Elles occupent une place considérable dans les peintures didactiques, parmi les signes conventionnels de l'écriture figurative des races américaines; et même on a pu reconnaître que plusieurs de ces signes avaient, selon les cas, et sous une forme abrégée, la valeur de caractères purement phonétiques.

rope pour y suivre leurs études artistiques. Il y en a qui ont exposé avec succès en France, il y a une quinzaine d'années.

« Somme toute, l'histoire des plumes, dans leurs applications aux usages et aux coutumes des races américaines, est si intimement liée à l'éthnographie du Nouveau-Monde, qu'il est impossible de les séparer, et que l'étude de l'une embrasse l'histoire entière de l'autre.

« Parmi les différents usages auxquels les plumes se trouvaient appliquées dans l'Amérique ancienne, un des plus remarquables était celui que les Qquichuas en avaient fait comme insignes de la royauté.

« L'Inca portait au-dessus du *Llautu* (bandeau royal orné d'une frange en laine rouge) une aigrette composée de deux plumes ou pennes d'un oiseau appelé *Ccorecuenque*. Ces plumes, longues de 20 à 25 centimètres, étaient d'une couleur rayée de blanc et de noir transversalement, et devaient toujours être tirées chacune d'une aile différente, pour offrir un aspect symétrique.

« Aujourd'hui encore, l'usage des plumes comme ornement symbolique et traditionnel s'est conservé parmi les populations indiennes, civilisées ou soumises et converties.

« Maintenant comme autrefois, en même temps que les plumes sont employées dans les fêtes, la danse accompagnée de chant et d'une musique plus ou moins rudimentaire, est, pour les Indiens, le fond et l'expression finale de toutes les solennités publiques ou de la vie privée, (cérémonies d'Eglise, fêtes patriotiques, mariages, baptêmes, et parfois même enterrements.)

« Il est vrai que la musique instrumentale n'est en général qu'un bruit cadencé, produit par le premier objet venu, pourvu qu'il puisse rendre un son quelconque, et dont le battement serve à marquer la mesure.

« Mais le symbole est toujours représenté pour eux par la plume avec ses couleurs éclatantes et multiples.

« Chaque fête se distingue par l'emploi d'ornements faits de plumes particulières ; chaque tribu a les siennes.

« Cette persistance dans les manifestations muettes des traditions oubliées peut-être dans leur signification, mais toujours vivantes pour les yeux, est surtout sensible au Pérou.

« Partout dans cette région, l'Indien se mêle aux fêtes des conquérants, ou plutôt il *côtoie* leurs cérémonies et y porte ses propres souvenirs ; il se couvre de plumes et danse à côté de la croix ou du drapeau de l'étranger, au son de ses propres instruments, accompagné de ses chants nationaux ; toujours grave et triste, il n'a reçu de la civilisation moderne que la soumission extérieure à ses maîtres du jour ;

mais il est toujours lui-même au fond de l'âme, sinon grand comme autrefois, du moins immuable dans ses souvenirs : il danse pour accomplir un devoir que ses pères ont accompli avant lui, il arbore les plumes qu'il sait confusément avoir représenté la foi de ses aïeux ; pour lui, tout s'est obscurci dans l'esclavage : la foi des maîtres pèse sur lui sans l'éclairer, la foi de ses pères n'est plus qu'une lueur, et cette lueur, persistante mais sans espérance, luit encore pour ses yeux seuls, à travers les reflets de ces plumes sacrées.

« C'est ainsi qu'à Lima, à la fête de l'Invention de la Croix (3 mai), les pêcheurs indiens portent en procession une croix bénie par le clergé catholique, et vont la planter au sommet du rocher de San Cristoval qui domine la ville. Le prêtre chante des cantiques sacrés, et les Indiens, couronnés d'énormes panaches de plumes d'un rouge sombre, dansent autour de lui la danse de l'*Inca* et chantent les louanges d'*Atahualpa*.

« Sur les bords du lac Titi-Caca, l'indien Aymara célèbre, à la fin de novembre, la fête de Saint-André sous l'invocation duquel les conquérants européens l'ont placé ; et tandis que le prêtre offre le Saint-Sacrifice dans l'Église, les danseurs indiens répètent autour du temple la ronde sacrée de leurs pères.

« Les danseurs portent sur la tête une énorme couronne de plumes d'autruche, retombant comme une coupole de plus d'un mètre de diamètre et surmontée d'une multitude d'aigrettes en plumes de flamman ou de cigogne. Ce maître du ballet conduit la danse en marquant la mesure avec le Huancar national (tambour de guerre), et lance par instants à travers les airs, sur les eaux sacrées du lac, quelques notes plaintives tirées de ses pipeaux rustiques.

« L'Aymara, toujours silencieux, laisse alors tomber une larme ; ces notes, que les échos de la montagne répètent depuis des siècles, sont toute sa tradition ; lui seul la connaît, et ses yeux se fixent avec un regard de profonde tristesse et de foi inébranlable sur les flammules roses d'*Ati*, qui tremblent au sommet de la couronne du maître de la danse.

« Un bouquet de plumes roses se détachant à l'horizon comme une étincelle de feu sur les neiges éternelles de l'*Illimani* ; voilà pour nous tout ce qui reste aujourd'hui du culte terrible des fondateurs de *Tiaguanaco*.

« Enfin, à la Paz, lors de la Noël et à la fête des Rois, les Indiens des confréries indigènes, conviés par leurs chefs spirituels, parcourent la ville en formant de longues files de danseurs divisés en deux bandes ;

chacune d'elles se distingue au moyen des teintes diverses des plumes dont les acteurs sont couronnés par-dessus leur coiffure nationale ; elles se font reconnaître également par de larges *baudriers* ornés de plumes de couleurs éclatantes enlevées aux magnifiques aras des *Yungas*.

« Mais ici la tradition a cédé la place à une mise en scène plus savante : on sent déjà l'influence civilisatrice des conquérants européens.

« Les danseurs ne sont plus des fidèles qui accomplissent une cérémonie idolâtrique, ce sont presque des acteurs qui égayent la fête après le sacrifice chrétien. L'Indien soumis est déjà un comparse qui joue son rôle dans le concert moderne, il amuse par ordre. Les plumes n'ont plus de signification, elles ne sont qu'un déguisement après avoir été le symbole de la foi et l'emblème de la race.

« Ainsi, la civilisation s'est enfin étendue sur l'Indien de la Paz ; en perdant la foi de ses pères sans tomber cependant sous le joug de la superstition qui commence à énerver ses nouveaux maîtres ; il est devenu un instrument utile et soumis pour le commerce et l'industrie. C'est la loi du progrès. »

Après ces données générales, présentées d'une façon si neuve, revenons à quelques détails, où les vieux auteurs vont nous guider.

Consacrée à l'ornement des chefs par une antique coutume, la plume, richement colorée, devint au Pérou et à Quito particulièrement, l'indice hiérarchique du commandement. D. Juan Velasco, si digne de confiance, nous en donne la preuve : « La couronne de plumes à un seul rang, dit-il, était la coiffure des hommes d'armes ; quand elle en avait deux, c'était celle des nobles et des seigneurs ; enfin il n'y avait que le roi ou *scyri* qui eût le droit de porter une émeraude sur le front. » Nous supposons, non sans raison, que ce précieux joyau scintillait habituellement enchâssé au-dessous du fronton de plumes attestant la majesté royale¹.

Il y a mieux encore, c'était le plus grand et le plus terrible des oiseaux de la montagne qui, dans la hiérarchie militaire, imposait son nom aux chefs de l'armée. Le Condor (*Cuntur* en *Qquichua*) était comme le lion, dans certaines régions des Indes orientales, le type primitif d'où l'on faisait dériver les principales dénominations du commandement. Il y avait dans l'armée l'*Apru-cuntur*, le grand vautour ou le général en chef, dont le lieutenant s'appelait *Cuntur-Pusac*, le

1. Voy. dans la collection Ternaux-Compans : *Histoire du royaume de Quito*, par D. Juan de Velasco, Paris, 1850, t. I^{er}, p. 22.

chef des huit Condors, puis venait le *Cuntur-Canqui*, le condor par excellence, le chef de l'ordre militaire symbolisé par le terrible oiseau auquel on attribuait chez les Péruviens les hautes qualités que nous attribuons à l'aigle. Le *Colqui-puma*, seigneur du lion d'argent, ne venait qu'après ce grand officier. Dans le style descriptif enfin, pour désigner les hauts lieux, on employait la dénomination de *Cuntur-Apacheta*, épithète qui rappelait les cimes élevées et dignes de tout respect, que le Condor dans son vol puissant pouvait seul atteindre¹.

Le P. Manoël Sobreviela va plus loin ; il nous affirme qu'en commémoration de certaines fêtes religieuses, les Indiens du Pérou qui aimaient à tromper leur douleur patriotique par des danses solennelles portaient en ces occasions « des bonnets faits en forme de têtes d'aigles ou « de ces oiseaux qu'ils appellent Condors, » ajoutant à ce déguisement symbolique « des habits de plumes avec des ailes, si bien ajustées, que de loin on les eût pris pour des oiseaux². »

Bien que l'ornithologie péruvienne présente peut-être en somme moins de variété et d'éclat que celle de l'Amérique centrale et du Mexique, outre les aras d'espèces diverses dont on trouve la description dans le voyage qui fut entrepris en 1850 par des savants français, il existe dans ces régions certains oiseaux pourvus d'un admirable plumage qui, à une époque d'antique prospérité, devaient servir singulièrement à varier les ouvrages du célèbre Llapchilulli. Ce coq de bruyère par exemple, que les Indiens nomment à Sarayacu, le Tunqui³, dont la gorge rutilante offre un écarlate éblouissant, ce grand ara azuré dont M. Francis de Castelnau ne cesse de vanter les couleurs célestes⁴, la

1. Valdes y Palacios (Manoel), *Viagem da Cidade de Cusco á de Belem do Gram Pará*. Rio de Janeiro, Typographia austral, 1844, in-8°

2. *Voyages au Pérou faits dans les années 1791, 1792 et 1794*, trad. par Henry. Paris, Dentu, 1809, 2 vol. in-8°.

3. *Pipra peruviana* Latham.

4. Rien ne prouve mieux sans contredit l'espèce de vénération religieuse qu'on professait au Pérou pour l'Ara que les nombreuses représentations de cet oiseau dont on couvrait les grands édifices consacrés au culte. On ne se contenta pas de le sculpter sous une forme hiératique qui le laisse parfaitement reconnaître, on le fit soigneusement dessécher, si même on ne l'embauma, en employant à sa conservation certaines substances aromatiques dont le secret ne nous est point parfaitement connu. MM. Rivero et Tschudy ont été si bien convaincus du caractère symbolique dont l'entourait la mythologie péruvienne, qu'ils nous ont donné, dans leur grand ouvrage, la représentation d'une momie de cet oiseau. On l'a tirée d'une de ces *huacas* où d'ordinaire s'amoncellent les objets précieux qu'on enterrait dans ces tombes indiennes où de si nombreuses richesses ont été parfois réunies. L'Ara était donc chez les Qquichuas une sorte de messager divin, comme il l'était chez les anciens peuples Tolèques, et surtout dans ce pays où régnait l'an-

belle grue caurale (*Ardea herodias* L.) appelée aussi le petit paon des roses ou oiseau soleil, offraient aux artistes péruviens les plus merveilleux matériaux pour le travail délicat qu'ils prolongeaient souvent durant des mois entiers. Les traditions artistiques n'étaient pas moins bien conservées à Cuzco qu'à Tenotchtlan. Les amautas péruviens ne formaient pas une corporation moins instruite que les anciens amantecas du Yucatan ; les symboles que devaient rappeler les plumes étaient aussi bien préservés par les quipos qu'ils pouvaient l'être par les peintures didactiques ou même par ces *katouns*, caractères calculéiformes, qui attendent encore un heureux interprète.

Il n'en faudrait certes pas davantage pour prouver que chez les Péruviens de même que chez les Aztèques, les plumes étaient employées comme une ornementation indispensable du costume porté à la guerre ou durant les cérémonies. Les Péruviens, toutefois, ne possédaient pas, comme les habitants de Tenotchtlan, d'immenses volières impériales, où des oiseaux sans nombre, aux couleurs brillantes, étaient élevés soigneusement, et ce défaut de leur industrie devait rendre plus rares les parures somptueuses des chefs.

Lorsqu'ils n'étaient pas taillés à la ressemblance d'une tête de vautour, les casques portés par les guerriers d'Atahualpa se distinguaient par des touffes de plumes dont les couleurs étaient variées à l'infini. Le casque lui-même ne devait pas sa solidité au précieux métal qu'on employait à tant d'ustensiles d'un usage vulgaire ; il était creusé, dit-on, dans un bois compacte, léger à la fois, et lorsqu'il était revêtu de ses plumes radieuses, on lui donnait le nom d'*umachina* ; des pendants, exécutés en or et en argent, ornaient cette arme défensive et mêlaient leur éclat aux plumes multicolores dont la diversité rappelait probablement des symboles connus.

VI

L'ARTE PLUMARIA AU CUNDINAMARCA

Tout le monde connaît les noms retentissants de Mexico, de Cuzco, de Quito, l'ancienne résidence des Scyris ; qui, parmi nous, a entendu

tique cité de Mitla ; là, on allait pour lui jusqu'à l'adoration, comme nous l'avons déjà dit. C'était donc très-probablement avec une sorte de révérence pour le caractère sacré dont il était revêtu qu'on faisait usage de ses belles plumes pour en tisser une foule de précieux ouvrages.

parler de Muequeta, l'antique capitale des Zippas, qu'une erreur des vieux géographes a fait nommer Bogota, de la dénomination de son ancien souverain? Muequeta, cependant, ne renfermait pas moins de vingt mille familles. On y fondait journellement les plus précieux des métaux, si ce ne sont les plus utiles; une civilisation d'une originalité incontestable s'y développait au milieu des mythes les plus sanglants, comme cela avait lieu dans toutes les régions demi-civilisées de l'Amérique. Là encore, la statuaire métallique était en honneur et, chose remarquable, une sorte de monnaie, grossière dans son exécution, mais précieuse par sa matière, avait cours; des tissus, parfois d'une grande finesse et soigneusement teints des couleurs les plus brillantes et les plus solides, étaient exécutés par des femmes! Si le prophète Bochica y était honoré en de pompeuses cérémonies, le dieu Soleil y poursuivait sa carrière glorieuse au milieu des hymnes incessants de ses adorateurs, et l'on eût pu admirer la civilisation naissante de ce peuple, si d'horribles sacrifices, où périssaient surtout des enfants, n'eussent épouvanté eux-mêmes les guerriers impitoyables qui le subjuguèrent.

Un fond de morale, très-pure en dépit de ses principes bizarres, une législation dont l'austérité allait jusqu'à la barbarie, caractérisait néanmoins ce peuple belliqueux et si peu connu de l'Europe. Il avait, n'en doutons pas, des rapports assez fréquents avec l'empire du Pérou, puisque ce fut dans cette région que l'aventureux Benalcazar connut un indien Muysca, qui lui traça la route à suivre pour pénétrer dans ses montagnes et se rendre à Sogomoso.

Si la statuaire en or et en argent présentait chez ces peuples une sorte d'habileté d'exécution alors qu'elle devait reproduire les étranges divinités du pays de Bogota, il paraît certain que l'*Arte plumaria* n'y était pas absolument négligé. Les chefs y portaient une sorte de diadème figurant un croissant exécuté en argent ou bien en or, d'où s'échappaient des plumes blanches qui se courbaient gracieusement au-dessus de la tête du guerrier. Les splendides oiseaux du royaume de la Nouvelle-Grenade ne paraissent pas néanmoins avoir été appréciés dans le Cundinamarca autant qu'ils l'étaient à Quito et à Cusco; le climat, d'ailleurs, ne les vivifiait pas de couleurs si éclatantes, mais le pays toutefois où le grand Ramiriqui, le premier souverain des Muyscas, était monté au ciel pour y prendre la place du soleil, ne pouvait pas être complètement privé des poétiques symboles qui, partout dans le nouveau monde, accompagnent le culte du dieu des moissons. Sous nombre de rapports, les Muyscas possédaient des connaissances intel-

lectuelles qui les égalaient aux peuples demi-civilisés de l'Amérique, si même elles ne leur donnaient une certaine supériorité sur plusieurs d'entre eux. On a trouvé récemment sur leur territoire des constructions d'un caractère fort original, des ruines élégantes soutenues par des colonnes. On se rappelle l'effroyable incendie qui détruisit le temple où l'on adorait le dieu Namqueteba; il est impossible qu'à côté de ces grands monuments, de ce culte solennel, ne se fût pas développée l'industrie charmante dont nous découvrons maints chefs-d'œuvre et que pratiquent encore certains Indiens limitrophes plongés dans la barbarie¹.

L'un des témoins oculaires de la découverte du pays de Bogota, Pedro Cieça de Leon, ce brave soldat qui parcourut durant dix-sept ans les régions voisines du Pérou, ne nous laisse point de doutes sur l'état des arts rudimentaires des contrées dont nous parlons ici. L'industrie des plumes s'y était développée (quoique à un degré moindre) comme elle s'était répandue dans l'empire du Soleil, et après s'être parés durant leur vie de la riche dépouille des oiseaux qui animaient leurs campagnes, ils en faisaient l'ornement de leur dernière demeure. A la fin de leurs cérémonies funéraires, les Muyscas et les peuples dont ils étaient entourés déposaient sur la tombe de ceux qu'ils regrettaient leurs armes, leurs manteaux, de grandes coupes remplies de boissons fermentées, de riches bijoux d'or, et enfin leurs plumasseries, c'est-à-dire, dans le langage du vieil historien, les nombreux ouvrages exécutés avec les belles plumes que leur fournissait la contrée et que le défunt mettait au rang de ses biens les plus précieux².

1. On ne connaît pas assez les livres qui nous mettent au fait de la conquête du pays de Bogota : le P. Pedro Simon et Piedrahita (1688) sont les historiens qu'il faut consulter sur cette triste époque : le livre sur l'*Ancien Cundinamarca* par Ternaux-Compans en est parfois l'heureux résumé. M. Uricoechea s'est particulièrement occupé de l'archéologie de ce peuple si effacé et si intéressant à tant de titres. Voy. *Memoria sobre las antegüedades neo-granadas*. Berlin, 1854, in-4°. Consultez également le *Bulletin de la société de Géographie*. Il est bien regrettable que le digne général Joaquín Acosta ait été enlevé, avant le temps, aux lettres et à la science archéologique. C'était surtout de son zèle éclairé qu'on eût pu obtenir de nouvelles lumières sur une civilisation américaine à peine connue. Son livre intitulé : *Compendio historico del descubrimiento y colonizacion de la nueva Granada*, publ. en 1848, est rarissime en France.

2. Voy. le naïf et curieux volume que nous a laissé l'intrépide compagnon de Benalcazar; il est intitulé : *La Chronica del Peru nuevamente escrita*, por Pedro Cieça de Leon, Vezino de Sevilla, En Anvers, 1554, p. 37.

VII

LE BRÉSIL AU XVI^e SIÈCLE. — L'ARTE PLUMARIA RUDIMENTAIRE CHEZ LES TAMOYOS ET LES TUPINAMBAS; ORNEMENTATION EN PLUMES DE CES POPULATIONS ET DES GALIBIS DE LA GUYANE.

En l'année 1555, la baie splendide de Rio de Janeiro, qui s'appelait alors Ganabara, était presque française, lorsque le chevalier de Villegagnon, voulant servir la politique de Coligny, tenta de s'y établir.

Ronsard, dont l'ardent colonisateur était l'ami, trompé sans doute par cette poésie décevante qui a égaré J.-J. Rousseau, voulait qu'il se gardât d'instruire ces peuples prétendus innocents dont il enviait le bonheur, et il lui écrivait de France, au milieu des cris passionnés qui faisaient prévoir d'affreux combats :

Pour ce laisse-les là, ne romps plus, je te prie,
Le tranquille repos de leur première vie.
Laisse-les (je te prie), si pitié te remord
Ne les tourmente plus et t'enfui de leur bord.
Las ! si tu leur apprends à limiter la terre
Pour agrandir leurs champs, ils te feront la guerre ;
Les procès auront lieu, l'amitié défaudra,
Et l'aspre ambition tourmenter les viendra,
Comme elle fait ici nous autres pauvres hommes,
Qui par trop de raisons, trop misérables sommes.
Ils vivent maintenant en leur âge doré !....

Mais qu'eût pensé de cet âge d'or prétendu le vieux poète, s'il eût pu voir les Tamoyos, ces nouveaux amis des Français, parés il est vrai de la pourpre naturelle des Guaras, alternant avec l'azur des Canindés, et le front ceint de bandeaux magnifiques dont ils s'étaient ornés uniquement pour joindre ce luxe sauvage à une fête de cannibales, qu'eût-il ajouté surtout s'il eût compris, lui, le noble rêveur, ces chants rythmés qui conduisaient des rondes immenses et qui n'avaient pour but qu'un appel au massacre de quelques pauvres prisonniers ? qu'un but, celui de la vengeance !...

Cette allégresse de tout un peuple précédant des festins dont la seule idée nous trouble, ces pompes sauvages de tribus belliqueuses dont tant de voyageurs naïfs venaient raconter les merveilles à la cour de France, avaient trompé du reste le philosophe par excellence de ce

temps, comme elles avaient trompé le poète. Montaigne enviait aussi ces fêtes dont il oubliait l'horreur, et en les rappelant à ses concitoyens, il souriait au souvenir des petites gens de notre civilisation. Ces brillantes parures, dont il dit un mot quelque part et dont on admirait l'éclat jusqu'aux Tuileries, comme on avait admiré leur splendeur cinq ans auparavant à Rouen¹, cachaient hélas ! bien des misères, ennoblies il est vrai par une rare énergie ; un souffle du temps les a fait complètement disparaître, elles ne brillent plus qu'aux déserts baignés par l'Amazone.

Écoutons un moment un vieil écrivain qu'on a appelé le Montaigne des vieux voyageurs ; il nous contera, dans un style plein de charme, ce que la nature avait fait pour embellir ces fêtes trompeuses.

« Laissant à parler du gibier qui se trouue en grande abondance, tant par les bois que sur les riuages de la mer, mares et fleuves d'eau douce, je viendrai aux oiseaux lesquels ne sont pas si communs à manger en ceste terre du Brésil. Entre autres, il y en a deux de même grandeur, ou peu s'en faut, à savoir plus gros qu'un corbeau, lesquels ainsi presque que tous les oiseaux de l'Amérique, ont les pieds et les becs crochus, comme les perroquets au nombre desquels on les pourroit mettre. Mais quant au plumage (comme vous mesme iugerez après l'auoir entendu) ne croiant pas qu'en tout le monde vniversel il se trouue oiseau de plus esmerueillable beauté, aussi en les considérant y a-t-il bien de quoi, non pas magnifier nature, comme font les prophanes, mais l'excellent et admirable createur d'iceux.

« Pour donc en faire la preuue, le premier que les sauuages appellent *Arat* (*sic*), ayant les plumes des aisles et celles de la queue, qu'il a longue de pied et demi, moitié aussi rouge que fine escarlate, et l'autre moitié (la tige tousiour au milieu de chasqué plume, separant les couleurs opposites des deux costez) de couleur celeste, aussi estincellante que le plus fin escarlatin qui se puisse voir, et au surplus tout le reste du corps azuré. Quand cest oiseau est au soleil, où il se tient ordinairement, il n'i a œil qui se puisse lasser de le regarder.

« L'autre nommé *Canidé* ayant tout le plumage sous le ventre et à l'entour du col aussi iaune que fin or : Le dessus du dos, les aisles et la queue d'un bleu si nayf qu'il n'est pas possible de plus. Estant aduis qu'il soit vestu d'une toile d'or par dessous et emmantelé de damas violet figuré par dessus, on est ravi de telle beauté...

« Et au surplus, combien que ces oiseaux ne soyent pas domestiques,

1. Voy. notre opusculé : *Une Fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, in-8°.

estans néanmoins plus coustumièrement sur les grands arbres au milieu des villages que parmi les bois, nos Tououpinambaout, les plumans soigneusement trois ou quatre fois l'année, font comme i'ai dit ailleurs, fort proprement des robes, bonnets, bracelets, garnitures d'espées de bois et autres choses de ces belles plumes, dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France, beaucoup de tels pennaches : et surtout de ces grandes queuës que i'ay dit estre naturellement bien diuersifiées de rouge et de couleur céleste, mais à mon retour passant à Paris vn quidam de chez le Roy, au quel ie les monstrai, ne cessa iamaïs par importunité qu'il ne les eust de moi ».

Ce quidam de chez le roi, nous en avons la certitude par l'expression d'une mésintelligence qui ne s'éteignit jamais, ne pouvait être certainement maistre André Thevet, le vieux cordelier voyageur, qui s'intitulait garde des curiosités des Tuileries...

Quelques années plus tard on eût pu croire que ce souvenir du voyageur s'appliquait à Jean Mocquet, garde des singularitez royales, et auquel Henri IV donna tant de missions diverses pour enrichir son cabinet; il parcourait les rives de l'Amazone en l'année 1604, et s'en allait recueillant des aigrettes et mille oiseaux splendides, qu'on devait admirer aux Tuileries. On le voyait alors sur les quais de Paris déplorant la mauvaise fortune qu'il avait éprouvée durant une pipée aux Guaras (*Ibis rubra*), ses compagnons l'avaient bien suivi pour prendre part à la chasse de ces splendides oiseaux, réservés à la cour, mais les dits compagnons avaient grand appétit, la faim, on le sait, est mauvaise conseillère, tous les Guaras avaient été mangés. Le bon Mocquet en eut un regret sensible, il se désolait en songeant à ces beaux oiseaux incarnadins, comme il les appelle, et il racontait à qui voulait l'entendre, toutes les merveilles qu'on obtenait chez les Indiens de la Guyane, en fabriquant avec leurs plumes « des habillemens et des couronnes pour la teste, qu'il faisait si beau voir 1. »

Pour peu que l'on envisage d'un rapide coup d'œil l'immense territoire qui s'étend du fleuve des Amazones au Rio de la Plata, on voit aisément qu'il n'y a pas de contrées sur le globe, où la nature ait

1. Voy. les *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, garde du cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichis de figures*. A Rouen, chez Jacques Calloue, 1625, pet. in-8°. La première édition est de 1617. Le catalogue manuscrit de la grande bibliothèque contient une notule curieuse sur le traitement de Jean Mocquet de 1619 à 1620; ses émoluments étaient portés à 600 livres tournois et encore, selon toute apparence, n'en était-il pas toujours payé.

pourvu avec plus de splendeur à la beauté des oiseaux et à l'infinie variété de ces hôtes des forêts que les Indiens savaient si bien employer pour les faire servir de parure à leurs fêtes guerrières. Dès le ^{xvi}^e siècle les Brésiliens fabriquaient, avec les dépouilles multicolores des Canindés, des Aras, des Toucans et des Tangaras, de gracieux manteaux, précisément comme ceux qui étaient en usage à la cour de François II. Des plumes écarlates, vertes ou bleues, subtilement attachées avec des fils de palmier *Ticum*, offraient une agréable bigarrure, dont nos Indiens aimaient à se vêtir, même en présence des Européens¹. Leurs instruments sacrés, les *Maracas*, étaient ornés des plumes caudales de l'Ara ponceau : leur formidable *Tacape* de guerre à la fois sabre et massue, avait sa poignée ornée d'une peau de Toucan jaune et d'un rouge rutilant. Un ornement guerrier, mais purement emblématique que l'on désignait sous le nom d'*Ararasoye*, recouvrait les reins des chefs et des soldats. Deux panaches élégants de plumes d'*Ema* ou *Nhandu* (l'autruche américaine), flottaient aux deux côtés des hanches de l'intrépide coureur, et lui rappelaient, dit-on, comment il devait s'élancer au combat et même fuir, sans honte aucune, si, malgré la valeur dont il avait donné des preuves, son parti était vaincu. Rien ne manquait à ces pompes guerrières, pas même la *Janubia*, la trompe de rappel qui ralliait les combattants. Et tout cela on l'obtenait paré de brillants ornements, grâce aux beaux oiseaux de la forêt que dominait dans son vol majestueux l'Ara, sorte de demi-Dieu du jour, que les chants sauvages appelaient un messager divin².

L'usage des plumes éclatantes, comme parure, est déjà, ne l'oublions pas, l'indice d'un commencement de civilisation ; on le trouva, non sans surprise, chez tous ces peuples de l'Amérique du Sud, *qui ne portaient point de chausses*, nous dit le bon Montaigne, mais qui disaient parfois des mots sublimes ! Les hideux habitants de la Nouvelle-Hollande, qui possèdent dans leurs campagnes les plus riches oiseaux de la terre, après ceux de l'Amérique du Sud (voyez les atlas de Gould), dédaignent les plumes merveilleuses qui eussent été un trésor aux yeux des Ta-

1. Le docte Margravius, dans son chapitre V de *vestitu et ornatu virorum et mulierum brasiliensium*, nous décrit gravement cette particularité de l'*Arte plumaria*. — Voy. le *Recueil de Pison* sur l'histoire naturelle de ces contrées, p. 14.

2. Si l'on consulte le grand dictionnaire Guarani que nous a laissé le P. Ruiz de Montoya, on verra que le mot *Ara* veut dire le jour. Il fait du magnifique oiseau un messager du ciel. Le précieux volume, cité ici et pour ainsi dire introuvable, a été publié à Madrid sous le titre de *tesoro*, en 1639 ; c'est là que l'on peut saisir l'esprit et les traditions de tant de peuples éteints !...

moyos ou des Floridiens. Humboldt lui-même a fait comprendre que ce mot trésor, dont nous venons de nous servir, n'offre à la pensée aucune exagération; c'est la vraie richesse du guerrier de l'Amérique du Sud.

Au temps où les Galibis, les Noragues, les Aprouagues et les Tokoyennes, formaient encore à la Guyane française des tribus pour ainsi dire éteintes aujourd'hui, le docteur Barrère admirait les merveilles que leur industrie sauvage savait obtenir de la dépouille des oiseaux; et il nous a conservé dans son livre si bien empreint de bonne foi, des spécimens exacts de l'*Arte plumaria*, tel qu'il était pratiqué chez ces Indiens. Ces grands diadèmes de plumes, qu'on appelait *Hounmari* et *Canneta* chez les Galibis, ont été fidèlement représentés dans son livre, là encore ce sont les grandes plumes caudales des Aras qui prédominent, mais rien dans la pensée du voyageur ne saurait être comparé à un éclatant bonnet tissé sur les bords de l'Amazone, et à la confection duquel des plumes à reflets métalliques, avaient dû être employés. « Le fond de ce bonnet, dit-il, est une espèce de réseau... dont toutes les mailles sont garnies par compartiments de petits pinceaux, longs d'un pouce, faits d'un duvet ou des plus fines plumes et des plus vives couleurs qu'on peut imaginer. Le rouge est d'une couleur de feu éclatante; le jaune, d'une riche couleur de jonquille, et le bleu du plus beau du monde. » Dans les planches qu'il intitule : *Suite des Atours des Indiens*, on trouve des franges de plumes d'une rare élégance, que ne pourraient offrir aujourd'hui nos pauvres Indiens ¹.

Toutes ces splendeurs de l'industrie indienne perdues pour nos colons ne sont pas complètement effacées; on les rencontre encore sur le haut Amazone, parmi les Ticunas et les Mundurucus, et Gaetano Osculati ², nous en a donné d'exactes représentations. La France n'est pas restée en arrière pour cette exhibition, parfois bizarre, mais toujours splendide, de l'*Arte plumaria* à son origine, et l'on en aura la preuve en consultant le vaste voyage pittoresque de Debret, dans lequel la régularité un peu convenue de l'école de David, nuit certainement à la vérité ethnographique, et plus tard dans l'œuvre de Castelnau ³. En ouvrant le curieux atlas de ce dernier voyage, on admirera dans l'effigie d'un chef des Bororos, le parti que l'artiste sauvage a su tirer

1. Voy. *Nouvelle relation de la France équinoxiale, contenant la description de l'Isle de Cayenne*, etc. Paris, 1743, in-12, p. 185 et 196. Schonburgk, pour les temps modernes nous donne également de merveilleux atours.

2. Voy. *Esplorazione delle Regioni equatoriali*. Milano, 2^e ediz., 1854, gr. in-8^o.

3. *Expéditions dans les parties centrales de l'Amérique du Sud de Rio Janeiro à Lima et de Lima au Pará*. Paris, 1851, 6 vol. in-8^o, atl. in-4^o.

de son art pour imprimer un caractère de noblesse au guerrier qu'on doit obéir. Il nous serait aisé de pousser plus loin cette énumération, nous avons voulu prouver seulement que l'art original dont nous essayons de retracer l'histoire, n'est pas éteint dans les grandes forêts américaines où il se produit librement. C'est là encore qu'il sert à glorifier le maître du ciel et, pour nous servir d'une expression de Montaigne, qu'il magnifie le courage.

Nous avons essayé de faire connaître ce qu'un peuple aujourd'hui éteint avait su faire de ses innocentes richesses, nous allons essayer de faire comprendre ce que la civilisation a produit de petits chefs-d'œuvre en puisant à une source féconde que l'art ne saurait tarir.

VIII

LES HAMACS CHEZ LES AMÉRICAINS DU SUD. — ORNEMENTATION EN PLUMES DE CEUX DU BRÉSIL. — LES HAMACS FABRIQUÉS DANS L'AMAZONIE.

Christophe Colomb en découvrant le Nouveau-Monde trouva trois choses qui le frappèrent de surprise lui et les siens. Le Petun ou Tabac, dont on n'a fait que modifier le nom; le Mais, dont nos champs se sont enrichis, le hamac¹ dont le monde entier fait usage aujourd'hui.

Inconnu aux peuples de l'Amérique du Nord, le hamac était répandu chez toutes les tribus de l'Amérique du Sud. Oviedo nous le fait connaître tel qu'il était en usage dans les Antilles. Il n'y avait guère de nations au Brésil qui n'en fissent leur meuble principal; il était d'un commun usage chez les indiens Tupis, issus des Guaranis. On le vit figurer dans les cabanes indiennes, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio de la Plata. Il était surtout fabriqué en coton; ce fut plus tard qu'on substitua à cette matière le fil de pitte ou les cordelettes de Ticum.

Les femmes des Tupinambas, qui se chargeaient de leur fabrication, étaient de bonnes filandières, mais pour obtenir le fil de coton avec lequel elles fabriquaient ces *hamacas* ou *Inis*², elles employaient

1. Voy. Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, Madrid, 1821, t. I^{er}, trad. en français par le digne Dezos de la Roquette et Verneuil. — Voy. H. Major, *Select letters of Columbus*. Londres, 1870.

2. *Le tezoro de la lingua Guarani*, livre rarissime pub. par le P. R. de Montoya en 1639, nous donne une preuve incontestable de l'exactitude qu'on se plaît à reconnaître dans notre vieux voyageur Jean de Lery : on y trouve le mot *yni*

un moyen qui exciterait à coup sûr le dédain de nos fileuses de chanvre ; elles n'avaient point de quenouilles et elles obtenaient néanmoins un fil excellent ; laissons parler le bon Jean de Lery qui les vit à l'œuvre en l'année 1558.

« Je veux premièrement ici déclarer la méthode que leurs femmes tiennent à filer le coton : de quoi elles se seruent tant à faire des cordons qu'autres choses, et nommément des liets, desquels en second lieu ie déclarerai aussi la façon. Voici donc comme elles en vsent : c'est qu'après (comme iai dit ci-dessus descriuant l'arbre qui le porte) qu'elles l'ont tiré des touffeaux où il croist, l'ayant vn peu esparpillé avec les doigts (sans autrement le carder) le tenant par petits monceaux auprès d'elles soit à terre, ou sur quelque autre chose (car elles n'usent pas de quenouilles comme les femmes de par deçà), leur fuseau estant un baston rond, non plus gros que le doigt et de longueur enuiron un pied, lequel passe droit au milieu d'un petit ais, arrondi, ainsi qu'un trancheoir et de mesme espaisseur, attachant le coton au plus long bout de ce baston qui trauese, en le tournant puis après sur leurs cuisses et le laschans de la main comme les filandières font leur fusée : ce rouleau vireuotant ainsi sur le costé comme vne grande pirouëtte parmi leurs maisons ou autres places, elles filent non-seulement en ceste façon de gros filets pour faire des liets, mais aussi ien auois apporté en France d'autre deslié si bien filé et retords par ces femmes sauvages, qu'en ayant fait piquer vn pourpoint de toile blanche, chacun qui le voyoit estimoit que ce fust fine soye perlée. »

« Touchant les liets de coton qui sont appelés *Inis* par les sauvages, leurs femmes ayans des mestiers de bois, non pas à plat, comme ceux de nos tisserans, ni avec tant d'engins, mais seulement esleuez deuant elles comme nos tapissiers, et de leur hauteur, après qu'elles ont ourdi à leur mode, commençans par tistre par le bas, elles en font les vns en manière de rets ou filets à pescher, et les autres plus serrés comme gros canevars : et au reste ces liets pour la pluspart longs de quatre, cinq ou six pieds, et d'une brasse de large, plus ou moins, tous ont deux boucles aux deux bouts faites aussi de coton, ausquels les sauvages lient des cordes pour les attacher et pendre en l'air à quelques pièces de bois mises en trauers expressément pour cet efect en

pour désigner le hamac (voy. p. 175). Les peuples voisins du Brésil, les Caraïbes des îles désignaient encore vers 1658 les lits suspendus par les mots *amak* et *akat*, on les appelait aussi *nikera* (*Histoire naturelle et morale des îles Antilles*). Ruiz de Montoya accepte également le mot *hamaca*.

leurs maisons. Que si aussi ils vont à la guerre, ou qu'ils couchent par les bois à la chasse, ou sur les bords de la mer ou des rivières à la pêche, ils le pendent lors entre deux arbres ¹. »

Cent ans plus tard, nous voyons le Bernardin de Saint-Pierre du ^{xvii}^e siècle, le Père du Tertre, nous donner une description des hamacs en usage chez les insulaires de Saint-Christophe ; elle est à peu de différence près, la même que celle de Jean de Léry, mais le vieux missionnaire y ajoute cette particularité, qu'une indienne n'employait pas moins d'un an à ce genre de travail et que c'était la marchandise qui conservait le plus de valeur parmi les colons.

Ces Inis, ces hamaks, étaient parfois teints de diverses couleurs. Le P. du Tertre dit encore positivement « les sauvages les peignent de *rustiques* et de *Moresques* à leur mode, avec une peinture noire qui ne déteint jamais, et enfin ils les graissent d'huile et les peignent de roucou pour les garantir de la pluie. »

Ce genre d'ornementation est à coup sûr bien différent de celui dont nous nous occupons et qui nous fait consacrer un article à part au hamac que l'*Arte plumaria* a embelli de toutes ses élégances. Il se peut faire que la reine Anacoana ou la *fleur d'or*, dont les compagnons de Colomb admirèrent la noblesse et la beauté, reposât dans un de ces *Inis*, mais ils paraissent être le fruit de notre civilisation : et c'est aujourd'hui principalement, sur les bords de l'Amazone et de la Madeira qu'on les exécute pour les exporter dans les villes. L'ouvrage du célèbre Pison nous offre la preuve que, dès l'année 1658, les dames brésiliennes et portugaises confectionnaient de riches hamacs et probablement les ornaient de plumes ², il y en a quelques-uns de si somptueux que leur prix s'élève à six ou huit cents francs et même au delà, dit-on !

Pierre Barrère, qui entre dans de si curieux détails sur les hamacs

1. Voy. *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil dite Amérique, contenant la navigation et choses remarquables vues sur mer, par l'auteur. Le comportement de Villegagnon en ce pays là, les mœurs et façons de vivre estranges des sauvages brésiliens. Le tout recueilli sur les lieux*, par Jean de Léry, natif de la Margelle, terre de Sainte-Sène, au duché de Bourgogne. Genève, 1611, 5^e édit., p. 365.

2. *Lusitanæ quoque feminæ elegantia conficiunt et variis figuris intertexta*. Voyez Guilielmi Pisonis, *de Indiæ utriusque re naturali et medica libri quatuordecim*. Amstelodami, apud D. et L. Elzevirios, 1658, in fol. Nous en avons acquis la certitude par l'examen de certains hamacs de luxe, venus tous de la province du Pará ; c'est en réalité sur quelques-uns de ces meubles élégants, qu'on fait encore usage de la mosaïque en plumes, telle qu'on la pratiquait chez les Mexicains. Nous en possédons un, aux armes de l'Empire du Brésil, qui dénote une habileté singulière dans la main qui a exécuté ses rosaces si brillamment colorées. On devine en les examinant que de grands tableaux pourraient être copiés de cette façon.

des Indiens de la Guyane, lesquels sont identiques à ceux de l'Amazonie, ne manque pas de rappeler qu'ils sont ornés « de toutes sortes de compartiments faits en manière de guillochis avec une symétrie admirable », mais il ne parle point d'ornements d'un autre genre, et il finit par ajouter : « Les Brésiliens ont un goût merveilleux pour ces sortes d'ouvrages, où ils réussissent parfaitement et l'emportent même sur nos Galibys ¹. »

Au ^{xix}^e siècle, la fabrication des hamacs somptueux est demeurée pour ainsi dire d'une façon exclusive à l'empire du Brésil. La richesse élégante de ces meubles, due complètement à l'emploi des plumes dont ils sont ornés, est pour ainsi dire la preuve unique de ce que savaient faire en ce genre les Amantecas. La courbe gracieuse des hamacs se prête à toutes les combinaisons de l'artiste, et les guirlandes de couleurs variées à l'infini, permettent d'établir sur les deux revers du lit, soit le chiffre du possesseur, soit les armées de l'empire brésilien exécutées en plumes : vraies mosaïques où brille l'habileté indienne.

Nous ajouterons à ces quelques détails que rien ne semble lasser la patience des Indiens quand ils obéissent à un usage légué par leurs pères à leurs descendants. Un voyageur sérieux nous affirme qu'il a vu plusieurs de ces lits suspendus qui n'avaient pas exigé moins de six ans pour être complètement terminés en y employant le travail de plusieurs femmes; quelques-uns de ces meubles dépassent les dimensions ordinaires et pouvaient recevoir au besoin huit guerriers. Ces lits monstrueux sont fort rares; d'habitude chaque ménage porte avec son hamac qu'il transporte dans une corbeille élégante.

En général les Indiens reposent admirablement dans ces lits suspendus qui les tiennent à l'abri de l'humidité du sol et ils n'y sont pas toujours enveloppés d'une simple mante de coton. Dans les anciennes *Ocas* des Brésiliens (on appelait ainsi ces longues tonnelles de verdure qui, au nombre de quatre, formaient une aldée), les Tupinambas allumaient au-dessous de chaque hamac un petit feu de braise persistant jusqu'à l'aurore. En fait il est bon de se couvrir légèrement dans ces couches oscillantes. Les peuples de la race Tupi employaient parfois, nous le croyons, leurs manteaux de plumes à cet usage.

1. *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, etc., avec figures dessinées sur les lieux. Paris, 1743, in-12, p. 81. Barrère était médecin et il trouve ces lits américains d'une telle salubrité qu'il ajoute : « Je ne doute pas que la mode n'en vint en France, si on connaissait leur mérite. » Ce voyageur a des droits à l'estime de tous ceux qui s'occupent de l'Ethnographie américaine, et c'est à lui qu'on doit les derniers souvenirs artistiques des habitants de la Guyane.

Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici un admirable travail dû à un peuple américain bien éloigné, il est vrai, de ceux dont nous signalons les habitudes ou les arts rudimentaires, mais la matière dont il se compose le fait rentrer en tout cas dans notre sujet.

Les pauvres Indiens de la Californie, que notre siècle a vus pour ainsi dire s'éteindre et disparaître devant les exigences de notre industrie, savaient, naguère encore, travailler les plumes avec une rare perfection. Ils possédaient l'art d'en fabriquer des tissus élégants, dont on eût pu faire en Europe de splendides couvre-pieds. Les indiennes de cette race déshéritée s'en paraient encore en l'année 1840, nous dit un de nos plus savants navigateurs¹, et elles s'en servaient comme d'un vêtement principal. « Elles se drapaient, affirme le commandant Dupetit-Thouars, dans des espèces de couvertures sans envers, faites de plumes tissées ensemble. Ces couvertures, ajoute-t-il, généralement ornées de plumes de diverses couleurs, disposées pour former des dessins symétriques, ont un aspect qui n'est pas moins curieux que pittoresque. Ce vêtement d'ailleurs est d'un usage agréable, car il a l'avantage d'être très-chaud. Les indiennes tissent encore de la même manière des coiffures et des ceintures pour leurs chefs ; mais, pour ces ouvrages de luxe, elles n'emploient que les plumes des oiseaux les plus rares et des couleurs les plus vives et les plus variées : ces ornements sont d'un bon goût, il est difficile aujourd'hui de se les procurer. »

IX

LE COUVET DE LA SOLEDAD, AUX ENVIRONS DE BAHIA. — CONFECTION ARTISTIQUE DES FLEURS EN PLUMES, ARTISTES QUI SE SONT FAIT UN NOM, DANS CETTE BRANCHE DE L'ART.

San Salvador ou Bahia (car l'ancienne capitale du Brésil porte ces deux noms), déploie ses édifices sur les riantes collines qui la divisent en deux portions distinctes, par 12°, 58', 46" de latitude sud², c'est dire en peu de mots ce que ses environs offrent de splendeur, de variété, de grâce suprême, dans son ornithologie. C'est bien là le pays privilégié, où, pour nous servir des charmantes expressions du père

1. *Voyage autour du monde de la frégate la Vénus, commandée par le capitaine Dupetit-Thouars*, t. II, page 135.

2. On a appelé également dans le monde savant cette riche cité *Seteropolis* et c'est le nom que lui impose le père de la géographie brésilienne, Ayres de Casal.

Dutertre, les fleurs célestes de l'air viennent visiter les fleurs de la terre. C'est là, au milieu des palmiers élégants et des robustes manguiers venus des Indes, que s'élève le couvent de la Soledade, habité par des religieuses de l'ordre des Ursulines, dont la gracieuse industrie jouit dans le Brésil d'une réputation universelle et qui aujourd'hui s'est répandue en Europe.

Si la mosaïque en plume a exécuté durant le xvi^e siècle et même durant le xvii^e ses chefs-d'œuvre éphémères dans les villes mexicaines de Tenotchtlan et de Tescuco, si on l'a vu renaître avec le plus vif éclat dans le royaume du Mechoacan, dont le chef indépendant avait donné une si vive impulsion à cette admirable industrie, que l'Italie elle-même admira, avant qu'elle s'éteignît complètement; on ne peut contester à San Salvador, l'aimable héritage qu'il a reçu au moment peut-être où l'*arte plumaria*, par des raisons qui nous sont restées inconnues, cessa de produire ses petits chefs-d'œuvre.

La mosaïque en plumes, l'art qui a eu ses ouvriers célèbres, comme les mosaïstes vénitiens dont on proclame encore les noms, ne s'exécute point à Bahia même. Les dames du couvent de la Soledade qui en sont fort peu éloignées, charment leurs loisirs en se livrant à un art secondaire si l'on veut, mais dans lequel on peut dire hardiment qu'elles n'ont pas compté durant longtemps de rivales : elles façonnent uniquement des bouquets, des guirlandes et des couronnes en plumes. On ne saurait dire qu'il y ait là précisément de l'artifice; ce qu'il y a de charmant dans les fleurs brésiliennes dont nous parlons ici, c'est la sincérité, elles sont filles du ciel, comme les fleurs de la terre et colorées par Dieu lui-même.

Le couvent dans lequel se fabriquent ces merveilles pleines de délicatesse, n'a guère plus de cent-vingt ans d'existence. Le monastère de la Soledade ne remonte pas au-delà du règne de Dona Maria I^{re}, et sa charte de fondation est datée du 23 mars 1751. Le savant Accioli ¹, vante à bon droit l'aspect pittoresque des lieux où il a été construit, mais tout en désignant avec retenue les produits élégants qu'on y vient chercher de toutes les provinces du Brésil, il garde un fâcheux silence sur les artistes qui charmèrent jadis leurs loisirs en les exécutant; nous tâcherons d'y suppléer.

Les bâtiments du couvent de la Soledade sont spacieux, sans être d'un aspect bien imposant, et il faut qu'il en soit ainsi en raison de

1. *Memorias historicas e politicas; da provincia da Bahia*, per Ignacio Accioli de Cerqueira e Sylva. Bahia, 1836, t. IV, p. 222.

l'industrie aimable qui fait la gloire du monastère. Non-seulement les habiles religieuses qui y font leur demeure sont cloîtrées et elles sont dans l'obligation d'avoir recours à des chasseurs qui leur apportent journellement des oiseaux aux plumages splendides, mais sans posséder comme les souverains de Mexico et de Tezcuco, des volières monumentales, elles élèvent elles-mêmes de brillants volatiles dont les plumages variés sont soumis, dit-on, à des espèces de coupes régulières, qui viennent grossir le trésor de la maison, comme les soies de teintes diverses se tiennent en réserve dans les fabriques pour en obtenir de riches étoffes. Dépouillés momentanément de leur admirable parure, quelques-uns de ces petits pensionnaires, objets d'ailleurs de mille soins, sont revêtus de gentils caparaçons d'étoffe qui les garantissent des injures de l'atmosphère.

Comme par un sentiment exquis de l'art délicat qu'elles pratiquent avec tant de succès, nos habiles ursulines n'emploient que des plumes colorées par la nature, en se gardant bien d'y mêler des plumes teintes par des moyens artificiels, ainsi que cela a lieu aux îles Açores. Il est indispensable que les plumes vertes, imitant les feuillages divers qui se mêlent aux fleurs et qui les font ressortir soient réunies en quantité considérable. La famille des psittacidées y pourvoit, et les volées sans nombre de perruches qui s'abattent dans les champs d'alentour, permettent de ne point laisser chômer les travaux. Ils trouvent d'ailleurs un aliment perpétuel dans les autres variétés de grands perroquets.

La diversité des oiseaux que la nature a pourvus d'un plumage éclatant est telle au Brésil, qu'un traité spécial d'ornithologie ne suffirait point pour faire comprendre au lecteur ce que les bois d'alentour pouvaient offrir de ressources en ce genre à nos patientes et habiles religieuses. Depuis la famille des tangaras jusqu'à celle des troupiales, depuis les tons azurés du *Beija flor do Sertão*, jusqu'aux teintes écarlates les plus prononcées du *Tapiranga*, il n'y a pas de tons divers, légers, d'une finesse à désespérer le coloriste le plus exercé, qu'on ne rencontre dans ces fleurs célestes. Le *dique*, ce lac aux rivages enchantés, qui défend une portion de la ville et qu'on prétend avoir été creusé en partie de main d'homme, peut leur offrir à côté de ses poules sultanes bleues, ses jolis hérons blancs, qui posent à peine sur les nénuphars, dont parfois ses eaux sont couvertes. Il y a près d'un demi-siècle nous en visitons les contours, et nous songions alors que Lamartine lui même en eut si bien admiré les tableaux changeants, qu'il en eut rêvé une autre page immortelle, et que les Brésiliens

l'eussent répétée avec passion, comme un chant de Gonzaga ¹.

Les révolutions politiques n'avaient point encore passé sur ces féconds rivages, les détonations de l'artillerie n'en avaient pas troublé les habitants emplumés, c'était le bon temps alors pour les chasseurs chargés par les saintes religieuses de pourvoir aux besoins de leur aimable industrie. En ce temps les nichées d'oiseaux splendides que portaient les arbres majestueux du lac étaient rarement effrayées par les coups de fusil et j'y ai vu l'indien du célèbre Martius, tuer *tout bas* avec ses grandes flèches garnies de maïs, les plus charmants colibris ! Les tangaras, les manakins, les cotingas, les jacamar, que sais-je, des milliers de piriquites étincelaient de toutes parts entre les feuillages lustrés et les fleurs éclatantes. Gould et Lesson, ces ornithologistes qui se sont passionnés tour à tour pour l'oiseau-bourdon, qu'il a plu à Buffon d'appeler le *bijou de la nature*, se fussent arrêtés ravis comme en extase à la vue des myriades d'oiseaux-mouches qui se croisaient dans ces bois enchantés. En est-il de même encore, les jeunes voyageurs nous le diront, mais ce qu'on ne sait que trop bien, c'est que le temps qui a fait croître ces beaux arbres a dépeuplé sans pitié les cloîtres de la Soledade, c'est que les pieuses solitaires qui avaient créé cette délicate industrie si voisine de l'art, ont subi l'arrêt du temps, c'est que bien peu d'entre elles en charment aujourd'hui leurs loisirs, et que l'art en moins de cinquante ans s'est complètement sécularisé. — William Hadfield ne pourrait peut-être plus dire aujourd'hui ce qu'il écrivait en 1864, tant le changement a été rapide, et le tableau qu'il nous offrait alors, n'aurait peut-être de vrai que le caractère imposant qu'il donne à la supérieure. Il y a déjà vingt ans la sécularisation de l'*arte plumaria* avait déjà produit ses résultats au profit de Sainte-Catherine et de Rio de Janeiro ; un touriste fort spirituel a écrit en 1856 les détails suivants que nous devons nécessairement reproduire ici ², car ils constatent une véritable révolution industrielle.

« Parmi les étalages séducteurs qui bordent la *rua do Ouvidor*, nous devons une mention particulière à ceux des ateliers de fleurs en plumes, industrie qui semble avoir atteint son apogée à Rio de Janeiro. En effet ces fleurs composées avec le plumage éclatant de certains oiseaux, joignent au mérite de leur couleur inaltérable un fini précieux

1. Thomas Antonio Gonzaga, mort à Mozambique en 1793, est devenu le poète populaire des brésiliens.

2. Voy. Max Radiguet, souvenir de l'Amérique espagnole et du Brésil, in-18.

d'exécution et peuvent rivaliser avec les œuvres les plus parfaites de Batton et de Nattier. A l'exacte imitation des fleurs naturelles, vient se joindre la foule des fleurs imaginaires et impossibles, enfantées par la fantaisie. Il en est parmi ces dernières qui semblent jeter de phosphorescentes lueurs. Cet effet est produit par certaines combinaisons de plumes ravies à la plume enflammée des colibris. Les ailes étincelantes des insectes servent aussi à former des bouquets et des parures d'un effet magique. Quand on visite ces ateliers, on voit avec surprise éclore ces merveilles de délicatesse sous les mains intelligentes d'enfants très-jeunes. »

Les religieuses de la Soledade étaient et sont encore de véritables artistes, mais il paraît certain qu'elles ont renoncé à faire des élèves. Nous n'ignorons pas que, quelques critiques peut-être injustes, opposaient en ces derniers temps à leur travail les petits chefs-d'œuvre exécutés à l'île de Sainte-Catherine et à Madère, où les connaisseurs remarquaient, dit-on, plus d'habileté et un choix plus raffiné dans l'exécution. Les dignes religieuses ursulines, dont nous avons constaté le talent, n'en sont pas moins les créatrices de l'art charmant qu'admirait Bahia. Selon nos conjectures, la confection de ces fleurs destinées d'abord à parer des autels, ne remonterait pas même à une soixantaine d'années; nous l'avons admiré dans son épanouissement complet, et ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'il s'est sécularisé.

Entre les fondatrices de cet art, qui s'inspirèrent de souvenirs remontant peut-être au XVIII^e siècle, il faut enregistrer quatre noms restés célèbres à San-Salvador. Le premier est celui de la mère Josefa Maria; puis vient immédiatement celui de la mère Maria da Trindade : ces deux dames étaient religieuses professes, leurs noms seuls nous sont parvenus, nous ignorons l'époque de leur mort. Il en est de même de trois novices (*educandas*), dona Angela, dona Ignès et dona Julia, à ces trois noms, il faut ajouter ceux de deux ouvrières d'un rang plus humble, car les notes que nous avons pu nous procurer les désignent sous le titre de *servas*, ce sont Luiza Francisca, Luiza de França ¹.

1. Nous nommerons encore, parmi celles qui existaient il y a seulement une douzaine d'années, deux novices, Dona Antonia et Dona Carolina. — Puis venaient en leur rang : Appolinaria, Constantina, Felicidade, Gaudencia, Sabina, Christina, Maria Izabel, Anna Roza. — Sans que cela nuise à leur habileté, je dois dire qu'elles sont désignées dans les notes qui m'ont été transmises sous le nom de *Servas*. (Nous devons ces précieux renseignements à l'obligeance d'un peintre de talent, habitant Rio de Janeiro, M. Victor Meyrelles Lima.) Sans sortir de notre sujet, rappelons cependant ici que la branche aimable de l'*Arte plumaria* a trouvé éga

L'Amérique du sud, n'est plus aujourd'hui la seule contrée où la charmante industrie que nous essayons de faire connaître, répande ses petits chefs-d'œuvre. — L'île de Madère aux vertes collines qui l'ont fait surnommer l'émeraude de la mer, San Miguel des Açores, qui se pare depuis des siècles des attributs d'un vaillant oiseau, renferment dans leurs campagnes quelques heureuses retraites, où comme à Bahia et à Rio, des mains délicates reproduisent avec des plumes les fleurs les plus variées. Un atelier de Funchal s'est rendu célèbre même dans ce genre d'industrie que passent à tort sous silence la plupart des voyageurs, et l'un des spirituels écrivains du Portugal, M. Luz Soriano¹, vante avec enthousiasme les bouquets en plumes dont se parent les dames de San Miguel. Ces éloges sont mérités et rendent une justice vraiment due aux artistes dont nous nous plaisons à mentionner les ouvrages. Il faut dire toutefois que les fleurs très-variées et d'un galbe fidèle qui sortent des Açores n'ont pas la vivacité de tons qu'on remarque dans toutes celles qui proviennent du sud Amérique. Beaucoup de ces fleurs charmantes au premier aspect, doivent leur éclat peu durable à une teinture plus ou moins éphémère que le temps modifie toujours, et que l'action du soleil fait disparaître ou tout au moins pâlir. Cette nécessité d'employer des teintures diverses s'explique de soi; quelque abondantes que puissent être les plumes richement colorées, jamais en Europe on n'en possède une quantité suffisante pour la consommation des ateliers de fleuristes. Il y a toujours nécessité alors et cela a lieu parfois en Amérique, de les remplacer par les plumes blanches des oies, des canards domestiques ou des gallinacées. Après certaines préparations, ces plumes reçoivent leurs teintes diverses du carmin, du bleu de cobalt, ou de sels de cuivre, et d'un grand nombre d'autres substances tinctoriales plus ou moins solides, dont quelques-unes sont ajoutées au pinceau. Admettons un instant qu'on soit parvenu à substituer à ces couleurs quelque peu vulgaires, les teintes d'un si vif éclat, obtenues tout récemment de l'aniline, jamais certaines fleurs ne seront colorées avec une fine délicatesse ou une richesse de

lement d'habiles adeptes au sein des dames étrangères qui s'étaient fixées il y a plusieurs années au Brésil. Les plus renommées étaient M^{me} Dubois et M^{me} Labbé, dont les ateliers se trouvaient situés rua do Ouvidor, à Rio de Janeiro; maints petits chefs-d'œuvre sont sortis de ces maisons et ont émerveillé l'Europe. M^{me} Catherina Aitken, se livrait aussi à cet art avec succès, il y a vingt ans environ. — La fabrique impériale de fleurs en plumes a été dirigée par M. Luis Campos.

1. *Revelações da minha vida*. Lisbonne, 1860, in-8.

tons, comparables à celles de certaines pennes caudales ou de certaines barbules. Aucun moyen chimique, à notre avis, ne peut rendre la chatoyante transparence ou le velouté de certaines plumes. Seules les pétales choisies de quelques fleurs peuvent donner une idée de ces harmonies. Mettons de côté la fantaisie qui préside parfois à l'art dont nous parlons, oublions l'éclat métallique qui crée des bouquets de pierres précieuses ; jamais certains feuillages d'un vert tendre et presque lumineux, ne seront obtenus des tissus les plus fins, comme on sait les obtenir aujourd'hui des plumes quasi transparentes, fournies à l'industrie dont nous parlons, par la famille des psittacidées. — En réalité les fleurs en plumes ne sont pas des fleurs artificielles, la main délicate qui sait les créer rend à la nature ce qu'elle a fait. Non-seulement une fleur exécutée au moyen des barbules de colibris, vaut une pierre précieuse par ses jeux de lumière, elle est fille du soleil et n'a rien de faux, l'homme l'a seulement arrangée à l'image qu'il lui a plu de lui donner, le parfum seul lui manque.

Il y a donc, le fait n'est point douteux, de fausses plumes colorées, comme il y a de fausses pierres précieuses ; c'est aux gens habiles à les savoir distinguer. Il est vrai que s'il y a là tromperie sur la chose vendue, elle est bien légère, elle est nulle aux yeux de qui estime les fleurs pour ce que les fleurs ont d'existence éphémère ; et ici leur durée dépasse de longs mois, ce que les fleurs ont à vivre.

L'étude de l'histoire naturelle est certainement d'obligation dans cette charmante industrie, il faut être quelque peu botaniste et quelque peu ornithologue, pour y exceller. On connaît à Rio de Janeiro, M. Bourget qui a composé plusieurs de ces petits chefs-d'œuvre pour la famille impériale ; ce n'est pas seulement un artiste délicat, c'est un observateur de la nature, et il a partagé un moment les travaux du savant Agassiz, lorsque ce grand naturaliste a exploré le fleuve des Amazones au profit de la science, qui lui accorde de si justes regrets.

Nous n'avons pu admirer par nous même, nous en convenons, les merveilles sorties des mains de M^{lles} Eudocis Natté, mais nous soupçonnons fort qu'il s'est mêlé un sentiment vrai à l'incomparable adresse de leurs reproductions. Ces jeunes dames ont obtenu un tel succès à l'exposition de Vienne que deux médailles leur ont été décernées pour leur exposition de fleurs proprement dites.

La fantaisie, et elle est bien permise à coup sûr dans ce genre d'ouvrages, leur a suggéré la pensée de faire chatoyer aux regards les élytres des beaux scarabées, qu'on recueille en si grand nombre et dont

les couleurs changeantes sont si variées dans cette portion du Brésil; fleurs d'insectes, fleurs en plumes, fleurs en coquillages¹, toutes ces mignonnes splendeurs, ne peuvent être créées qu'où le soleil brille de tous ses feux.

Les écrans des demoiselles Natté, où sont mis si adroitement en œuvre les plus jolis colibris, sont à coup sûr une utile leçon d'histoire naturelle pour les dames des régions du nord que la neige (elle a aussi sa poésie) retient auprès de leur foyer. — Quelle est celle d'entre ces aimables curieuses qui ne s'est point demandé comment se produisent ces feux changeants, ces jets de lumière si variés qui éblouissent et charment tour à tour les yeux? un savant naturaliste va leur répondre : « ce serait une grave erreur de croire que toutes ces belles nuances métalliques qui diaprent les plumes des oiseaux et les ailes des papillons, sont dues à des pigments, elles ont pour cause unique des jeux de lumière, fugitifs comme les feux du diamant. Quant on examine avec le microscope une plume à reflet métallique de la gorge du colibri, on est tout d'abord étonné de ne rien voir des magnifiques nuances dont on voulait pénétrer le mystère. Elle est tout simplement faite d'une substance brune, opaque, presque autant qu'une plume d'oie noire. On remarque toutefois un agencement spécial : la barbe au lieu d'une tige effilée, offre une série de petits carrés de substance cornée bout à bout. Ces plaques larges de quelques centièmes de millimètres sont extrêmement minces, brunes et toutes d'apparence semblable, quelque soit le reflet qu'elles donnent. Les grandes plumes brillantes du paon sont faites de même : les plaques sont seulement plus espacées et l'éclat est moindre. » Après avoir poursuivi ses doctes explications auxquelles nous renvoyons nos lectrices, notre naturaliste continue, « cet état de surface peut être dû à des élévations et dépressions insaisissables pour nos meilleurs instruments et encore inconnues... Certains colibris semblent particulièrement favorables à cette recherche, émettant des couleurs d'une pureté assez grande et variables sous des angles déterminés, la même plume rouge écarlate devenant, quand on la tourne à 90°, d'un beau vert émeraude². »

1. *Flores de escama*, nous possédons un tout petit manuscrit qui donne les principes de cette fabrication, si renommée à l'île Sainte-Catherine.

2. Pouchet. — Le coloris dans les substances vivantes. *Revue des Deux-Mondes*. — 1^{er} janvier, 1872, p. 81.

X

PARURES EN GORGES DE TOUCANS EN FAVEUR AU XVIII^e SIÈCLE. — ABANDON DE CETTE MODE. — PERSISTANCE DE CET ORNEMENT CHEZ LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

On lit dans une ancienne description de la Guyane qui date déjà de quatre-vingt ans ¹ : « Indépendamment de la multitude d'oiseaux qu'on tue pour les faire figurer dans les cabinets d'histoire naturelle, on en fait encore un abattis épouvantable qu'on écorche pour en composer des garnitures de robe en Europe. Il n'est pas rare de voir expédier des envois de plusieurs milliers de peaux de colibris ou bien de gorges de toucan pour cet usage, On les colle avec symétrie, sur de grandes feuilles de papier blanc, qu'on met sous verre. » De son côté, le célèbre éditeur des voyages de d'Azara, Sonini vante singulièrement ces garnitures ornithologiques, mais il parlait certainement beaucoup plus en naturaliste qu'en homme de goût. Les dames ont abandonné promptement ce genre de parure, dont les tons éclatants et criards devaient jurer sur ces ajustements, imités plus ou moins heureusement des costumes de la Grèce qu'on adoptait alors et que nous trouvons aujourd'hui si disgracieux.

Il n'en est pas de même de l'effet que produisent sur la peau bronzée de l'Indien, ces barboles d'un rouge enflammé auxquelles succèdent des plaques jaunes d'une nuance adoucie, qui se jouent parmi des plumes noires sur la tête du guerrier. Avec les grandes pennes caudales du Ara, les gorges de Toucan furent, à toutes les époques de la vie indienne, l'ornement principal des fêtes ou des combats. Nous voyons journellement à notre époque, des Toucans en vie dans nos jardins d'acclimatation. On a de la peine à se figurer aujourd'hui l'effet que produisit le bec gigantesque de cet oiseau bizarre, dont le vieux Belon nous donne l'effigie, comme une rare curiosité ². Au xvi^e siècle, c'était en réalité une des merveilles du nouveau monde ! Après le grand natu-

1. *Tableau de Cayenne ou de la Guiane française, contenant des renseignements exacts sur son climat, ses productions, les naturels du pays.* Paris, an VII (1799), in-8, p. 151.

2. Belon visita certaines régions de l'Asie et de l'Afrique, mais il ne voyagea dans aucune des parties alors connues de l'Amérique. Son livre est intitulé : *L'Histoire de la nature des oyseaux avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts retirez du Naturel, escripte en sept livres.* Paris (Q. Corrozet), 1555, pet. in fol., fig. Voyez sur ce vieux voyageur, la biographie si curieuse donnée par M. Hauréau.

raliste que nous venons de citer, un maître bec de Toucan, comme eût dit Rabelais, fut apporté directement des terres neuves d'Amérique aux Tuileries, par le garde des curiosités du Roy, André Thevet; il y causa un prodigieux étonnement. Ce bec fameux qu'on faisait voir à tout venant; c'était tout ce qu'on avait pu conserver de l'oiseau, en ce temps où l'art aujourd'hui si vulgaire de la taxidermie, n'était nullement pratiqué. — On sut un peu plus tard que, dès l'époque la plus reculée, et aussi loin que pouvaient aller les souvenirs des Indiens, la gorge du Toucan avait servi d'ornement principal aux Indiens de l'Amérique du Sud, depuis les bouches de l'Orénoque jusque dans le voisinage du Rio de la Plata, sans compter les Antilles où il formait la glorieuse parure des Caraïbes et des autres insulaires. Que dire du Mexique, qui en comptait diverses espèces, toutes plus recherchées les unes que les autres? Il se nommait *Aracari* au Brésil et ce fut d'abord de ce pays qu'il nous fut apporté. Dans les localités où il se plaît, nous nous en sommes convaincu nous même, cet oiseau n'est point rare; il perche à une faible élévation de terre et la flèche de l'Indien l'atteint aisément. Celui-ci le recherche dans un double but; sa chair n'est pas abondante mais elle offre un gibier agréable et quand on dépouille l'oiseau avec précaution, il est aisé de réserver la gorge sans la déchirer pour la faire servir à certains ornements. On la débite par fragments carrés, la peau est assez résistante, et au moyen de certaines sutures pratiquées avec la patience que mettent les sauvages à ces sortes d'ouvrages on en a confectionné des manteaux et même parfois des espèces de robes. On les réserve en général pour en faire des coiffures où on les mêlait à des plumes d'Ara; ces ornements portaient chez les Galibis de la Guyane le nom d'*Apomaliri*; ils étaient regardés comme ayant un prix incontestable, aux yeux des Indiens.

La preuve la plus évidente que ces brillantes coiffures avaient en elles-mêmes une valeur symbolique, c'est que chez certaines nations sauvages, la vue en était absolument interdite aux femmes de la tribu. Durant son voyage à travers le continent américain, M. de Castelnau arriva dans la province de Goyaz, parmi les indiens Chambioas; là, il eut occasion de voir plusieurs coiffures en plumes, de formes diverses, qui excitèrent au plus haut degré son admiration¹. On les conservait loin des yeux du vulgaire, dans une cabane sacrée; malheur à la femme qui, voulant satisfaire une curiosité indiscrete, aurait tenté de les admi-

1. *Expéditions dans les parties centrales de l'Amérique du sud, de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Para*, Paris, 1850, t. I, p. 449.

rer ou simplement de les voir; une mort prompte aurait puni cette espèce de sacrilège.

XI

L'ARTE PLUMARIA AUX ILES SANDWICH (HAWAÏ). — DEUX SOMPTUEUSES MERVEILLES EN TISSU DE PLUMES. — LES NOUVEAUX-ZÉLANDAIS.

De toutes les îles de l'Océanie, c'est aujourd'hui l'archipel d'Hawaï qui, sous l'heureuse impulsion donnée, il y a près d'un siècle, par un homme de génie, a fait les pas les plus rapides vers la civilisation. Le port d'Honolulu est maintenant couvert de navires européens et Paris n'a pas encore oublié sa gracieuse reine qui vint il y a huit ans visiter notre grande exposition.

Bien avant l'arrivée des Européens dans l'archipel non seulement l'Arte plumaria y était pratiqué avec honneur, mais ses produits les plus brillants étaient uniquement réservés aux chefs, c'était un don quasi céleste qui devenait un apanage du pouvoir et de la suprême majesté. Cet art était à peu près monochrome, cependant, et le savant Remy borne à une quarantaine d'oiseaux le nombre des oiseaux indigènes qu'on rencontre dans ces îles. L'Ivi et l'Oo étaient sur ce petit nombre de volatiles à peu près les seuls qu'on employât pour les ornements renommés dont il vient d'être parlé tout à l'heure. Domeny de Rienzi qui n'était pas ornithologue parle de quatre nectariens qui fournissaient ces belles plumes, nous aimons mieux le croire lorsqu'il insiste sur la texture de ces riches manteaux de rois qu'on réservait dans son temps pour les grandes solennités ou pour les jours de combats. Le pallium confectionné en plumes jaunes n'appartenait qu'à la majesté du chef.

Les belles hawaïennes ne dédaignaient pas non plus les plumes de l'Ivi, qu'on leur abandonnait, sans doute par pure condescendance, et elles en composaient, fort coquettement, de brillants ornements de tête. « Les femmes des chefs, nous dit Rienzi, les mêlaient artistement aux fleurs pour en parer leur coiffure. » Un autre voyageur des derniers temps écoulés cite une parure « composée de plumes à fond rouge marquée de bandes jaunes et noires qui faisait exception à la monotonie des tons de l'ornementation générale. Cette riche parure nommée Raï, et qui se portait au cou ou bien mêlée artistement à la chevelure, représentait assez bien une espèce de fraise

aplatie et circulaire, « tant les plumes y étaient serrées et parfaitement unies. »

On a beaucoup parlé dans le monde ethnographique (et certes il n'est que trop restreint) d'un fameux manteau exécuté aux îles Sandwich, qui apparut tout à coup à Rio-de-Janeiro et qui fut offert en présent à D. Pedro I^{er}. Les plus modérés parmi ceux qui l'admiraient lui assignaient une valeur vénale de 30,000 fr. La somme était bien modeste, on va le voir. C'était comme un don précieux des dieux d'Hawaï, qui prévoyaient, dans un prochain avenir, tout ce qu'il y aurait de goût et de savoir chez le jeune chef de l'État; ils savaient déjà à l'avance, comment en douter? ce que montrerait de passion pour la science le successeur de D. Pedro.

Ce beau manteau, qui, nous l'espérons, a résisté aux attaques des insectes qui pullulent, hélas! dans cette belle région de Nicterohy, était fabriqué uniquement avec les plumes de l'Ivy (*Drepanis coccinea*) dont les teintes sont si éclatantes, c'est un des bijoux précieux de l'ethnographie moderne.

Des plumes si rares, de même que celles de l'Oo (*Drepanis pacifica*), sont recherchées encore par certains insulaires comme on recherche parmi nous les gemmes les plus précieuses. Les Kanaques seuls savent se les procurer, et pour s'emparer de l'oiseau dont ils sont la parure, ils emploient la glu extraite de l'arbre à pain, qu'on désigne aux Sandwich sous le nom d'*Ullu* et dont la ténacité dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il en sera des Drepanis, hélas! comme il en est du Quetzal, l'honneur du Guatemala, dont nous avons déjà parlé; il disparaîtra s'il n'a déjà disparu des campagnes dont il était l'un des rares ornements. Il ne faut pas croire cependant que l'Ivi ait été jamais bien répandu dans les îles océaniques. Non-seulement, dans les temps anciens, il était réservé aux pompes royales, mais les riches manteaux qu'on fabriquait avec ses plumes étaient sans aucun doute aux yeux des insulaires d'origine céleste, et le descendant des dieux lui seul (ainsi était considéré le chef suprême d'Hawaï) pouvait s'endormir dans cet ample vêtement qui rappelait aux peuples sa divine origine.

Devenus chrétiens, les artistes d'Hawaï veulent renouveler, dit-on, les prodiges d'une ancienne industrie, certains journaux vantent à l'avance un manteau d'une magnificence telle, qu'il surpassera en beauté celui dont nous avons voulu faire mention, ne fût-ce que pour conserver le souvenir d'un vrai chef-d'œuvre que l'arte plumaria reproduira difficilement.

Ce merveilleux manteau, quelle que puisse être sa beauté, s'effacera toujours devant les splendeurs des anciens tissus. Il n'y a pas encore un siècle, on fabriquait dans la capitale d'Hawaï un vêtement royal dont il est fait mention dans les fastes du pays et devinez, races futures, ce qu'il avait fallu d'efforts pour l'amener à sa perfection et le prix dont il devait revenir à l'État! Cinq millions. Nous n'inventons point ce chiffre. Nous constatons avec un voyageur sérieux son énormité. « L'Oo (*Drepanis pacifica*, *Ptiloturus fasciculatus* Lath.), nous dit M. Jules Remy, est un oiseau d'un beau noir, qui porte près des épaules quelques petites plumes jaunes fort recherchées pour la parure des chefs, le manteau royal de Kameamea I^{er}, haut de 4 pieds et large de 44 pieds et demi à la base, était fait de plumes jaunes d'Oo, artistement fixées sur un filet à mailles très-serrées. Ce manteau avait occupé les fabricants pendant sept règnes consécutifs, et l'on estime que sa valeur intrinsèque n'était pas au-dessous de cinq millions de francs. — On faisait aussi avec les mêmes plumes des couronnes qui se portaient sur la tête¹. »

Nous ne mettons pas en doute le prix auquel est porté le vaste manteau du grand Kameamea I^{er}, mais nous supposons que la légende de ce roi législateur est pour beaucoup dans la somme quasi fabuleuse à laquelle on l'estime. Honolulu, la capitale des îles Sandwich, est aujourd'hui une ville bâtie d'après le mode de construction des cités européennes, il s'y fait un grand commerce, mais l'esprit des vieilles traditions n'y est pas encore éteint et, ce qui vaut cinq millions aux yeux d'un hawaïen, ne vaudrait peut-être pas cinq mille francs à Londres ou à Paris.

Personne n'ignore la communauté d'idées religieuses qui règne dans les îles de l'Océanie : les Néo-Zélandais n'étaient pas moins habiles que les habitants d'Hawaï dans l'emploi de leurs plumes précieuses. Dumont d'Urville fut frappé des couleurs agréables que l'Ivi laissait briller sur une portion de son plumage et il apprit des insulaires de la Nouvelle-Zélande qu'ils attachaient un prix singulier à la dépouille de cet oiseau. « Leurs petites plumes sont disposées avec un art infini pour en orner des manteaux d'apparat, » nous dit le grand et infortuné

1. On consultera avec intérêt, nous n'en doutons pas, le texte hawaïen qui constate cette merveille, il est intitulé : *Ka Mooolelo hawai*. Paris, 1861, in-8; fort heureusement pour les ethnographes les plus lettrés, le texte français se trouve en regard de l'original. — M. Jules Remy, qui est resté plus de trois ans dans l'Archipel avant d'entreprendre son grand voyage au pays d'Utah, l'a enrichi également d'une histoire des îles hawaïennes.

voyageur. — Le tissu de ces vêtements est d'une finesse extrême et se prête avec facilité à tous les embellissements qu'on veut lui donner.

Rutherford, ce matelot naufragé qui avait vécu durant tant d'années à la Nouvelle-Zélande, affirmait que les plumes blanches sont celles que préfèrent les insulaires pour en former leur parure guerrière.

L'ému, cet oiseau gigantesque, qui anime les campagnes de la Nouvelle-Galles du sud, se rencontre parfois à la Nouvelle-Zélande : les petites plumes noires dont ce grand volatile est recouvert sont d'une nature infiniment plus délicate que celles qu'on apporte d'Australie. Le témoignage de Dumont d'Urville semble être en contradiction avec celui du matelot anglais ; « une natte ornée de ces plumes, ajoute-t-il, est le vêtement le plus dispendieux dont un chef puisse se parer. »

XII

LES OISEAUX DE PARADIS, LEUR LÉGENDE, L'ESTIME QU'ON EN FAISAIT EN ORIENT. — COMMERCE DE CES BEAUX OISEAUX AVEC LES PAPOUAS. — ANECDOTE CONTEMPORAINE A CE SUJET. — UN MOT SUR L'ARTE PLUMARIA AUX INDES.

Il y avait parmi nous, au moyen âge et surtout à l'époque de la Renaissance, une légende acceptée par toutes les nations de l'Europe, et qui n'était pas sans quelque parenté avec les croyances américaines ; l'oiseau de paradis avait été presque divinisé ! En l'année 1520, comme on sait, Magellan fit le tour du monde, et il découvrit ces belles îles Moluques, parées de tant de fleurs riches, de tant de fruits, qu'il fit connaître à l'Europe ; bientôt Queiros erra parmi les îles heureuses de la Polynésie. Ce fut là qu'enivré de parfums nouveaux, rêvant toujours les enchantements du paradis terrestre, les marins espagnols découvrirent, au milieu des embrasements du soleil, un oiseau qui semblait vivre de ses rayons. Jouet éternel des vagues de l'air, l'oiseau de paradis ne trouva d'autre asile que le souffle des vents, d'autre nourriture qu'une céleste rosée. La nature, qui l'avait paré des reflets de l'émeraude et des rayons dorés de la topaze, ne lui avait donné que des ailes, comme pour l'inviter à de célestes amours que la terre ne devait jamais souiller¹. « Cet oyseau que tu vois ici dépinct, nous dit grave-

1. Nous avons cru devoir répéter ici deux ou trois paragraphes de notre petit volume intitulé : *Le Monde enchanté*, nous y donnons seulement la tradition fantastique, qui se rattachait lors de la Renaissance à ce charmant oiseau.

ment Belleforest, est tant monstrueux et esmerveiable qu'il a presté assez de matières à tous les philosophes du monde pour les en empêcher ; et qui voudra considérer les grands prodiges de nature qui se trouvent en ce petit animal, il confessera que l'air auquel il fait sa continuelle demeure ne contient rien de plus estrange, ni de plus digne de contemplation ; car, en premier lieu, oncques homme ne le mania vif. Il ne vit que de rosée, et si, n'a aucuns pieds, qui est contre le témoignage exprès d'Aristote, qui escrit que nul oyseau n'est sans pieds. Cet oyseau, dont tu vois ici la figure, s'appelle oyseau de paradis ou *apis indica*. Son image m'a esté communiquée par très-noble et très-docte personnage Conradeus Peutingerus. Cet oyseau vole toujours et jamais ne se repose, sinon à quelque arbre ou rameau où il se pend et est attaché par un de ses longs poils. »

L'*apis indica*, comme suspendu à un fil d'or, put donc se reposer un instant parmi les fleurs parfumées des belles isles aux especes ; mais ses amours, je vous le répète, n'étaient pas souillées des émanations de la terre : sous ses riches ailes dorées, la nature avait creusé un doux nid de plumes et ce fut dans les airs qu'il ne devait plus quitter, si ce n'est pour mourir, que le jeune oiseau se joua comme le phénix aux premiers rayons du soleil.

Par un contraste assez bizarre, dans l'emploi qu'on lui destine, l'oiseau merveilleux dont le xvi^e siècle cherchait la patrie réelle dans le paradis, prend surtout naissance au milieu d'une race sauvage et vraiment déshéritée. Issus des Malais et des noirs Océaniens, les Alfou-rous offrent en général l'aspect le plus hideux et parfois le plus repoussant. Ces faces noirâtres ou bistrées, que sillonnent parfois des teintes jaunâtres, ces chevelures ébouriffées à mèches d'un ton fuligineux, qui ressemblent, de loin seulement, à la laine bouclée du nègre africain, ce nez épaté, ces lèvres épaisses, constituent dans leur ensemble une physionomie vraiment bestiale qui épouvanterait, si elle la pouvait contempler un moment, la gracieuse Européenne, qui se rappelle peut-être la poétique légende et qui va faire jaillir les étincelles de ses diamants, sous la courbe ondoyante du ptiloris.

Le hideux Papoua, dont la destinée est de pourvoir à l'éclat de nos fêtes, ne se laisse troubler ni par les difficultés de la chasse, ni par les croyances symboliques, qui pourraient protéger l'oiseau contre ses entreprises. Cette chasse, on le sait, ne peut se faire sans courir quelques périls ; les beaux paradisiens qui vont construire leur nid au sommet des arbres gigantesques du havre de Dorehy, vont également

dormir sur des branches déliées qu'on atteint difficilement, c'est là qu'il les faut aller chercher, c'est là que le savant et aimable Lesson les a surpris plus d'une fois dans leurs habitudes et dans leurs jeux. Avec une agilité qui tient de celle qu'on attribue à l'homme des bois, le Papoua grimpe au sommet des arbres géants de ses forêts, il se choisit une place favorable au succès qu'il tente d'obtenir, et là, avec la patience qui jamais ne fait défaut aux sauvages, il attend que sa proie ailée se pose sur quelque rameau flexible où son radieux plumage se confond avec les fleurs.

C'est durant la nuit que cette petite scène a lieu; le rusé Papoua n'a rien négligé pour que son issue soit heureuse, il s'est gardé d'emporter l'arc formidable dont il use dans les combats; un arc d'enfant sert mieux ses projets. L'oiseau charmant n'a pas plutôt trouvé son gîte, qu'une sagette empennée, lancée d'une main sûre, l'abat soudainement, et notons bien que cette arme traîtresse, *qui tue tout bas*, comme disent les Indiens de l'Amérique, nous le répétons ici, permet souvent de renouveler la chasse sans quitter la sombre feuillée d'où part la mort... Une seule nuit peut enrichir plus d'un chasseur. Le Papoua de Dorehy apprécie fort bien la richesse que lui fournit une proie semblable; naguère encore il la saisissait aussitôt qu'elle était frappée, puis, descendant à terre, il allumait rapidement un feu de broussailles, faisait chauffer à blanc un fer arrondi et le passait avec plus ou moins de précaution dans le corps du paradisi, consommant ainsi les chairs, ou plutôt les desséchant en renouvelant l'opération. Tout se perfectionne en ce siècle, même au pays des Papouas... Aujourd'hui, les sauvages dont nous entretenons nos lecteurs ont compris, dit-on, ce qu'il y avait de par trop grossier dans le procédé employé par leurs ancêtres, et le moyen de conservation du plus élégant des oiseaux n'est plus aussi rudimentaire. Mais la mode, hélas! a exclu l'oiseau dont nous parlons des bals ou des grandes réunions, et c'était là leur véritable paradis. Les savants leur donnent encore asile dans leurs collections, mais l'*arte plumaria* les néglige; on ne s'enrichit plus par leur commerce et les Papouas sont ruinés... Innocents Papouas! il leur fallait peu de chose cependant pour se croire dans l'opulence; une feuille de beau fer battu, bien luisant, une plaque de simple fer-blanc, les rendait riches, et ils ne dédaignaient même pas les vieilles *moques* des matelots, quand elles étaient soigneusement fourbies; si bien que, tel oiseau de paradis qui se vendait huit à neuf

cents francs en 1835, n'avait pas coûté trente centimes à son heureux possesseur¹.

Disons ici quelques mots avec le savant Lesson des espèces diverses dont se compose cette famille splendide.

« Les oiseaux de paradis et les épimaques habitent exclusivement la papuasia, tandis que le sérieux Prince régent et le Ptiloris se trouvent seuls avoir traversé le détroit de Torres, pour établir leurs domaines dans la partie boréale et orientale de l'Australie, en franchissant les limites du tropique du Capricorne, dans le comté de Cumberland, de la Nouvelle-Galles du sud. Toutes les espèces de vrais paradisiens, les émeraudes, les sifilets, les manucodes, les lophorines, de même que les astrapiés, le sénicule orangé, les épimaques, les falcinelles et les cinamologues se trouvent ainsi vivre dans un espace resserré, s'étendant dans l'hémisphère austral directement de la ligne équatoriale jusqu'au 40° degré de latitude entre les 127 et 146 degrés de longitude occidentale². »

« Qu'est-ce que cette *Panchæa d'Ewhémère*, niée par Strabon et Plutarque, poursuit notre savant, décrite par Diodore et Pomponius Mela, grande île située dans l'Océan au sud de l'Arabie, île enchantée, où le Phénix bâtissait son nid sur l'autel du soleil ? Nous répondrons, c'est la Nouvelle-Guinée ou Papuasia. »

L'ardente imagination de l'habile naturaliste l'entraîne peut-être un peu loin dans ses suppositions géographiques, mais nous sommes grandement tenté de voir un type du phénix dans l'admirable oiseau qu'il a si bien fait connaître, et c'était merveille de l'entendre raconter, il y a une trentaine d'années, ses vives admirations, à la vue des beaux oiseaux dont la science s'est enrichie grâce à lui.

Les souverains de l'Orient ne suivent heureusement pas nos modes, les oiseaux de paradis ont encore des appréciateurs, c'est aux Radjas de l'Inde, aux petits souverains des îles malaises, que les Alfourous, les

1. On peut lire dans le *Voyage autour du Monde*, du commandant Duperrey, cet épisode curieux; il a été raconté avec infiniment de bonne humeur et de charme, par J.-P. Lesson et nous y renvoyons le lecteur; les choses étaient bien changées quelques années plus tard, lorsque Dumont d'Urville visita les mêmes parages; les sauvages dédaignaient absolument le fer-blanc et exigeaient de grosses pièces d'argent, non dans le but de s'en servir pour les transactions commerciales, mais afin d'en fabriquer de grossiers bracelets, qu'ils estiment par-dessus tout. Voyez le *Voyage autour du Monde de l'Astrolabe*.

2. *Histoire naturelle des oiseaux de Paradis et des Épimaques*. Paris, S. D. (1835), grand in-8, p. 3.

Endamènes et les Papouas vendent aujourd'hui les magnifiques oiseaux de leurs forêts.

Il est fait mention dans le voyage aux Moluques, accompli par Magellan, d'un fait qui explique la persistance du goût des princes orientaux pour cette noble parure. Ces brillants volatiles ont reçu un don précieux du ciel : si l'on ignore où ils naissent et de quoi ils se sustentent, si jamais on ne les a vus reposer à terre, puisque la vie leur échappant, ils tombent des airs pour devenir la proie des hommes, Dieu leur a donné un pouvoir qui les rends vainqueurs du temps et des événements. « Les mahométans de ces îles ¹, affirme un vieux voyageur, supposent encore qu'ils naissent dans le paradis où s'en vont les âmes après notre trépas, et ces souverains les ont en telle vénération, qu'au moment où ils livrent bataille, alors même qu'ils se portent en avant, ils se tiennent pour certains de ne courir aucun péril de mort et même de devenir vainqueurs, s'ils portent (au front) cet oiseau ².

On a pu le remarquer dans ce rapide essai, nous nous sommes surtout attaché à faire connaître ce que produisaient, grâce à un art pour ainsi dire inconnu, certains plumages magnifiques dont l'existence se révèle avec la découverte des régions nouvelles. Nous avons négligé comme à dessein ce qui avait été dit fréquemment avant nous. C'est même dans un but arrêté que nous nous sommes interdit plusieurs recherches curieuses sur l'antiquité et sur une certaine industrie pratiquée sous tous les règnes et dans tous les temps en France. Durant nombre de siècles, le paon, le coq, l'aigrette, le cygne, l'oiseau de paradis même ont défrayé, pour le vieux monde, tout ce qu'on pouvait dire touchant la parure tirée de celle des oiseaux. Le gros livre de Savary des Brulons ³ répondra pour nous à ceux qui recherchent uni-

1. Fernandez de Navarrete. *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*. Madrid, 1837, t. IV, p. 84.

2. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que des oiseaux de paradis ont pu être réduits en captivité, le commandant de Laplace, depuis contre-amiral, en vit un à Macao, en 1830, faisant partie d'une admirable volière qu'entretenait avec des soins exceptionnels un commerçant anglais nommé Beal. « J'observai également avec curiosité, dit-il, un oiseau de Paradis, le seul peut-être dans le monde, que l'on conserve aujourd'hui vivant loin de son pays natal. Il avait été apporté de la Nouvelle-Guinée, pays sauvage, situé à l'est et non loin des îles Moluques, et d'où nous viennent les dépouilles de ces beaux oiseaux, dont il est difficile d'apprécier dans l'état de mort le magnifique plumage. » *Voyage de la Favorite autour du monde*, t. II, p. 268. Paris a été témoin d'une merveille du même genre en ces derniers temps, on y a pu admirer une nichée de colibris au Jardin d'acclimatation.

3. *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle, d'arts et métiers*. Copen-

quement des renseignements touchant le commerce et l'emploi des plumes en France, c'était le temps, ne l'oublions pas où Mascarille, chez les précieuses, parlait de ces brins de plumes qui lui coûtaient un louis d'or.

Un livre récent beaucoup plus instructif et surtout plus aimable, celui de M. Blondel, mettra nos lecteurs et surtout nos lectrices au fait des mille circonstances à la suite desquelles les plumes de luxe furent employées en Égypte, dans l'Inde, à la Chine, chez les Étrusques, les Grecs et les Romains et enfin à la cour de France. — Le Panka, le Flabellum, le riche écran apparaissent dans ce livre charmant avec leurs variétés infinies, et s'il porte un titre par trop modeste, son érudition, toujours voilée, aborde maint sujet que l'histoire n'a plus le droit de dédaigner.

En outre des souvenirs symboliques qu'il a su réunir avec tant d'à-propos en les unissant à des légendes, où domine la vraie poésie de son sujet, M. S. Blondel n'a rien laissé à glaner dans sa monographie au plus diligent collecteur. Depuis l'éventail de la reine Aah-Hotep, femme de Kamosis et mère d'Ahmosis, en effet, jusqu'à celui qui rappelle Marie Stuart, il n'y a pas un seul de ces meubles élégants dont il s'est fait l'historien, en le rattachant à quelque notabilité princière, dont on ne puisse constater la fragile existence ou bien reconnaître l'image. Nous renvoyons donc les dames en toute confiance à *l'Histoire des éventails chez tous les peuples et à toutes les époques*.

Un voyageur que l'on a trop peu apprécié (aucune de nos biographies n'en parle), Le Goux de Flaix, avait réuni à la fin du XVIII^e siècle, sur les arts secondaires des Hindous, maintes notes précieuses. Ses traités, sur les grandes usines industrielles de l'Inde, font foi de ce que valent de pareils documents réunis durant des années laborieuses. Peut-être trouverait-on, sur l'*Arte plumaria*, quelques faits à citer ici, ou à extraire de ses manuscrits. Nous avons jadis recueilli, de la bouche de l'aimable voyageur, maints récits qui nous font regretter la perte de ses papiers; en attendant qu'un heureux hasard les fasse découvrir, nous signalons aux curieux qui ne sauraient attendre : *Solvyns* et les quatre grands volumes in-folio qu'il a écrits sur les Hindous.

Presque tous les ouvrages en plumes qui se fabriquent maintenant aux Indes orientales, ont pour base les plumes caudales du paon. — Le paon en effet, qui à lui seul mériterait un traité à part, joue un rôle

hague (Genève), 5 vol. in-fol. Né en 1657, Savary mourut en 1716. Son histoire naturelle est parfois bien étrange il le faut dire!

essentiel dans les poésies primitives de ce grand peuple auquel nous devons tous nos arts et dont les légendes se retrouvent chez les plus vieilles nations de l'Europe, de même qu'on découvre chez lui les origines de leur langage : nous renvoyons à ce que dit sur le paon M. de Gubernatis.

Personne n'ignore l'invincible répugnance que les substances animales, quelles qu'elles puissent être, font éprouver aux Hindous surtout dans les castes élevées. Les adorateurs du Trimourty indien évitent soigneusement, tout le monde le sait, d'employer des substances qui auraient eu vie pour les faire servir à leurs vêtements ou à l'ornementation de leurs palais ; on les voit même les repousser, quand bien même ils seraient devenus l'ustensile d'un usage journalier. Ces peuples se laissent charmer par les chants délicieux du cokila et par la vue séduisante du tchacravacra, mais ils n'emploient pas leurs plumes pour en faire une parure ou simplement un ornement. Il n'en est pas de même des conquérants musulmans qui tiennent les Indiens sous le joug à partir du x^e siècle ; depuis cette époque en effet, les oiseaux de paradis que fournissent les Moluques à l'Inde, furent employés pour surmonter leur turban. Les plus belles aigrettes que l'on pouvait réunir jadis, furent vendues à un prix très-élevé afin de les faire servir au même usage, elles figuraient même dans des supports ornés de diamants, de rubis et d'émeraudes, ainsi qu'on en peut avoir la preuve dans les splendides miniatures orientales, qui furent rapportées de l'Inde vers le xvii^e siècle par le fameux médecin Manucci et que l'on admire aujourd'hui à la bibliothèque nationale. Rien de magnifique, en effet, comme ces coiffures étincelantes !

Les belles plumes d'autruche semblent avoir été apportées dans l'extrême Orient par les Portugais et l'on voit, dans plusieurs anciens ouvrages, que ces panaches élégants dont le savant docteur Gosse nous a fait si bien connaître la provenance et l'histoire, servaient dans l'Inde à orner les ombrelles des Nababs, comme elles servaient chez les potentats d'Afrique à désigner l'importance de certains personnages. Cet usage, nous croyons en avoir la certitude, est aujourd'hui tombé dans l'oubli¹.

A partir du Lophophore, dont rien n'égale la splendeur, jusqu'aux

1. On trouvera sur les plumes d'autruche, tout ce qu'il a été possible de réunir dans la très-intéressante brochure intitulée : *Des avantages que présenterait la domestication de l'autruche d'Afrique (Struthio Camelus, Linné, par L. A. Gosse, de Genève. Paris, 1857, in-8.* — C'est le tiré à part d'un mémoire excellent, lu à la Société d'acclimatation.

pigeons magnifiques de Dehly et d'Agra; ce ne sont pas les oiseaux richement colorés, qui manquent à la haute Asie. Elle est privée des trochilidées qui ont fourni tant d'admirables tableaux à Gould, mais des myriades de petits volatiles s'y abattent sur les champs de riz et leurs plumes délicates pourraient y être utilisées pour servir à de charmants ouvrages; d'antiques préjugés les défendent contre un pareil emploi. Le bayâ par exemple, ou *Loxia* du Bengale, est un aimable oiseau, dont la gorge d'un jaune très-vif pourrait s'employer comme ornement; on se garde bien d'un pareil sacrilège, les paisibles Hindous préfèrent le laisser vivre en liberté, ou bien, s'ils s'emparent de quelques-uns des nids, que le gentil oiseau sait si habilement construire, c'est pour apprendre à ce mutin passereau mille tours gracieux dont la multiplicité ingénieuse donne un grand prix à l'agile messenger. « Les Hindous les aiment passionnément à cause de leur intelligence, dit Dupeuty-Trahan,.... ils leur apprennent, lorsqu'ils sont jeunes, à aller chercher et à rapporter de petits objets. Le matin, lorsque les jeunes filles vont puiser de l'eau aux fontaines, il n'est pas rare de voir des bayâs qui, sur un signal de leurs maîtres, vont enlever du front de ces jeunes femmes une petite plaque d'or qu'elles ont l'habitude d'y placer par ornement, et qu'ils viennent rapporter à leurs maîtres. »

La Chine avec ses faisans dorés, le Thibet avec son splendide lophophore, don récent fait à l'Europe par un intrépide missionnaire¹, auraient pu certainement nous offrir de curieuses particularités; le tableau est vaste, nous n'avons fait que l'esquisser; arrêtons-nous cependant chez les orfèvres de Péking; il s'y fabrique une sorte de bijoux, dont nous n'avons jamais ouï parler et qui rentre trop bien dans notre sujet pour que nous n'en disions pas ici un mot; à l'aide de certaines barbules tirées du martin-pêcheur, plumes d'un vert si lumineux qu'on pourrait lui attribuer la gracieuse dénomination que les anciens Brésiliens accordaient au guaynumbi, ils exécutent des espèces de petits diadèmes (des ferronières si l'on veut) d'un goût vraiment exquis, auxquels ils joignent des pendants d'oreille que les belles dames du Céleste-Empire tiennent en estime singulière. Bien des ouvrages du même genre, obtenus de ce travail délicat, acquerront bientôt une célébrité d'élégance que nous nous contentons de leur prédire.

1. Le P. David, que l'Institut vient de s'adjoindre à titre de correspondant, a fait en ces derniers temps d'admirables découvertes. Pour en charmer ses yeux, il suffit de faire une visite au Muséum d'histoire naturelle; pour en enrichir ses souvenirs, il faut lire l'œuvre si attachante et si simple du grand voyageur.

Ainsi qu'on l'a pu voir en parcourant ces quelques pages, l'*arte plumaria*, baptisé ainsi par les anciens conquistadores, n'apparaît pour nous qu'à la fin du xvi^e siècle ; mais si l'on interroge les antiques monuments de l'Amérique, et si l'on adopte les calculs du plus fidèle des historiens du Nouveau-Monde, on pourrait le faire remonter, avec l'autorité du P. Bernardino de Sahagun, jusqu'à la fondation de la grande ville de Tula, l'antique cité qu'il compare à Troie, et qui remonte selon lui au v^e siècle avant l'ère chrétienne. Il est inhérent à toutes les races indiennes, qui débute par lui dans la civilisation, ainsi que Humboldt le donne à entendre. Il se propage parmi les races les plus diverses, il est à la fois symbole et richesse, et il se rapproche si bien de l'art réel, à force d'industrie, que ses productions, portées à Rome dès le grand siècle, y excitent une admiration qui va jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'il reproduit les tableaux des grands maîtres avec la substance la plus éphémère. Il n'en faudrait certes pas davantage pour écrire de longues dissertations sur un pareil sujet. Nous nous arrêtons toutefois à dessein, et peut-être avons-nous empiété sur l'étendue qu'on pouvait accorder raisonnablement à une telle question. Nous en avons la certitude, on ne renouvellera point les merveilles de Mexico, Cusco restera avec ses grands souvenirs, l'*arte plumaria* est forcément tombé de ses hautes prérogatives, et il faut qu'il les cède à l'industrie. Dans les temps modernes, néanmoins, il conserve sa plus aimable expression au Brésil ; la grande exposition de Vienne l'a bien prouvé en lui décernant une médaille d'or ; il imite les fleurs avec une poétique fidélité.

Ce n'est pas non plus les hauts prix auxquels s'élèvent parmi nous certains produits de l'art ancien qui lui manquent ; entre les cinq millions auxquels on estime, dit-on, le manteau de Kameamea I^{er}, et certains petits chefs-d'œuvre nés à Rio de Janeiro, ou conservés peut-être au couvent de la Soledade, on peut établir des estimations que ne refuseront certes pas d'accueillir certains amateurs de curiosités. Que le portrait de saint François, dont Sixte-Quint admira avec tant de surprise la prodigieuse exécution, se retrouve, et les journaux enregistreront, nous n'en doutons pas, un de ces prix fabuleux auxquels on ne sait plus s'arrêter. On s'empressera de répéter alors, sans doute, que l'*arte plumaria* n'est pas une fiction.

APPENDICE.

Une faute légère d'impression nous a fait citer un article du *Mercur de France*, comme ayant été imprimé en 1760, c'est en 1735 qu'il faut lire. On reproduit ici ce curieux document auquel se rattache le nom du célèbre Oudry.

« Rien ne peut mieux tenir sa place dans cet article des beaux-arts que les ouvrages du sieur Levet, anglais, élève de feu M. le Normand, natif de Rouen, inventeur de ces ingénieux ouvrages, lesquels consistent dans une espèce de tissu de plumes qui ne sont ni cousues ni collées, mais travaillées sur le métier, ce qui fait une sorte de tapisserie, pas plus épaisse, aussi moëlleuse qu'un damas et au moins également solide pour la durée; avec cet avantage que la poussière ne s'y attache jamais, et qu'elle conserve toujours son éclat et ses couleurs vives et brillantes; car on n'employa que des plumes naturelles sans aucune teinture et l'on choisit les plus belles et les plus convenables. Au reste, il n'est pas aisé de donner ici une idée bien juste de ces ouvrages; il faut les voir chez l'ouvrier, rue Taranne, faubourg Saint-Germain, et chez M. Paris, gentilhomme anglais. Nous avons vu deux pièces sorties de ses mains depuis peu, qui nous ont paru d'une grande beauté; la première est un vase de fleurs avec une bordure d'un goût exquis, sur un fond blanc, pour un écran. Le duc de Leeds, anglais, vient de l'acheter. Il travaille maintenant pour le même seigneur et dans le même goût, à un morceau où un paon sera représenté sur le dessin de M. Oudry, peintre du Roy. L'autre pièce que nous avons vue représentée, est un arbre des Indes, aussi sur un fond blanc et dont la bordure, les fruits, les terrasses sont admirables; il en a fait sur des fonds noirs, avec des vases bleus et blancs, imitant les plus belles porcelaines du Japon. — Le sieur Levet donne ses ouvrages à un prix raisonnable, et plusieurs seigneurs lui en ont commandé comme tentures de cabinet ou d'alcôve, paravents, portières, qu'il achèvera pendant le séjour qu'il fera à Paris. »

On nous signale comme l'une des curiosités artistiques les plus dignes d'intérêt, qu'on puisse voir à Milan, la belle mitre de saint Charles Borromée. Son ornementation d'un goût exquis est dû à un travail exécuté en plumes qui remonte au ^{xviii}^e siècle.

Imprimerie de Regnaud de Surin et Co. à St-Germain.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28.

NOUVELLES PUBLICATIONS

S. BLONDEL

Le Jade, étude historique, archéologique et littéraire sur la pierre appelée *Yu* par les Chinois. In-8..... 2 fr.

PAUL ORY

Les procédés industriels des Japonais. L'arbre à laque. Notice traduite pour la première fois du japonais. In-8°, figures..... 2 fr. 50

GIRARD DE RIALLE

De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée. In-8. 2 fr

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

Collection de volumes in-18 elzéviens à 2 fr. 50.

- I. **Histoire du Bouddha Sakhya Mouni**, par MARY SUMMER, Un volume double..... 5 fr.
- II. **Les Religieuses Bouddhistes**, par MARY SUMMER. Un volume..... 2 fr. 50
- III. **Les Stances** érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, trad. par REGNAUD. Un volume..... 2 fr. 50
- IV. **La Palestine inconnue**, par CLERMONT-GANNEAU. Un volume..... 2 fr. 50
- V. **Le Bostan**, de SADI, traduit du persan par BARBIER DE MEY-NARD. (*Sous presse.*)

ARCHIVES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

Tome I^{er}, orné de nombreuses gravures, chromolithographies, photographies, etc..... 25 fr.

Imp. E. HEUTTE et Co, à Saint-Germain.

